

Le Petit Parisien

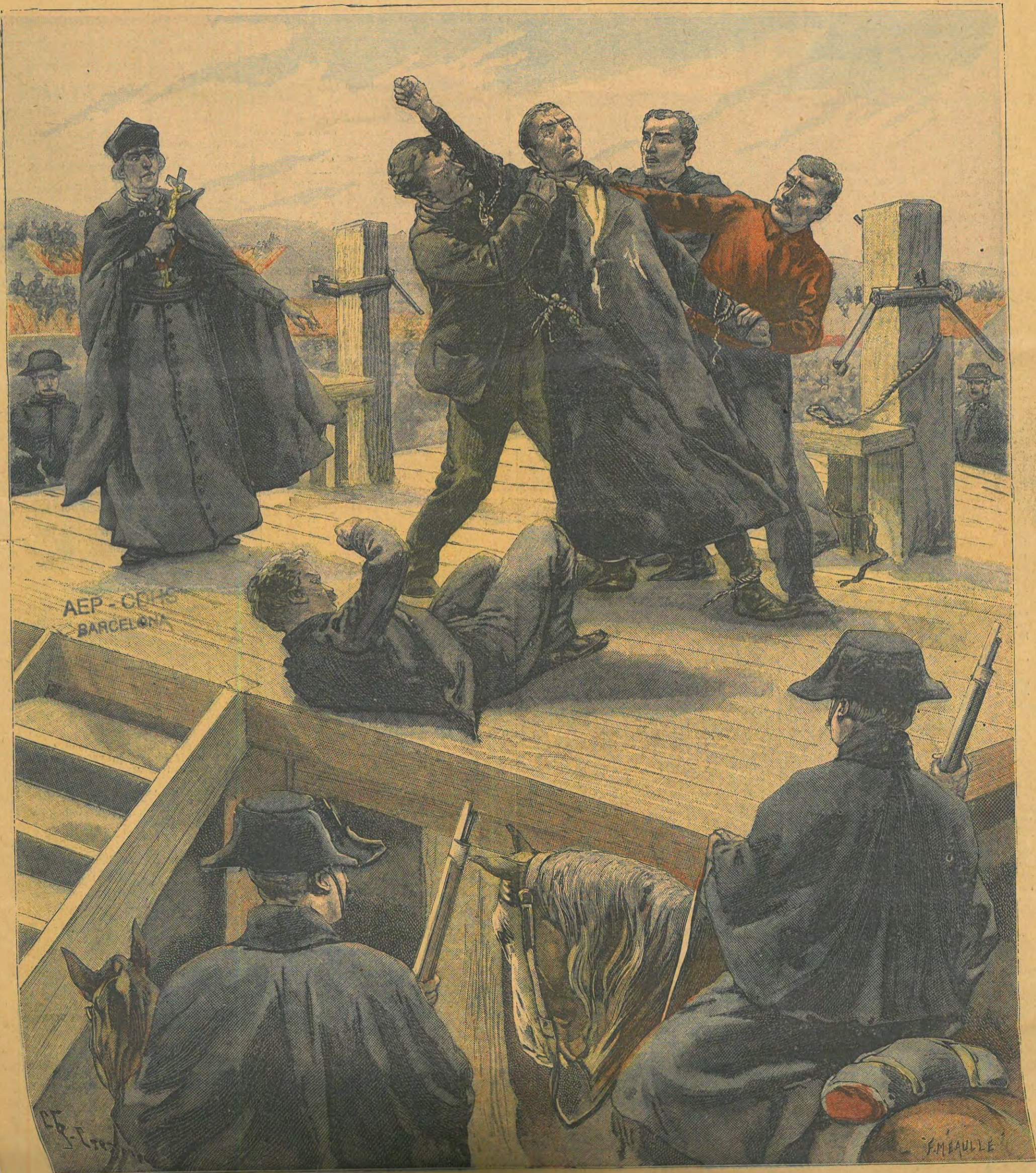
SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

TOUS LES JOURS
Le Petit Parisien
5 CENTIMES.

DIRECTION: 18, rue d'Enghien, PARIS

C.D.H.S.-A.E.P.
Barcelona

TOUS LES JEUDIS
SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE
5 CENTIMES.



EFFROYABLE EXECUTION
LE SUPPLICE DU GARROT EN ESPAGNE

Courrier de la Semaine

Salut à l'an nouveau ! Chacun a fait des souhaits pour qu'il soit meilleur que l'an écoulé. Puisse-t-il en être ainsi ! On attend toujours un avenir plus favorable que le passé. C'est ce qui ressort de ce petit dialogue où le célèbre poète Léopardi met en scène un marchand d'almanachs nouveaux et un passant :

— « Almanachs, almanachs nouveaux ! » crie le marchand.
 — « Croyez-vous, demande le passant, qu'elle sera heureuse, cette année nouvelle ? »
 — « Oui, oui, bien sûr ! »
 — « Comme l'année passée ? »
 — « Beaucoup, beaucoup plus ! »
 — « Mais, reprend le passant, si vous aviez à revivre la vie que vous avez vécue, avec tous ses plaisirs et toutes ses peines, ni plus ni moins ? »

— « Je ne voudrais pas ! » répond le marchand.
 — « Et quelle vie voudriez-vous revivre, la mienne, celle d'un prince, ou celle d'un autre?... Parlez... Ne croyez-vous pas que moi, le prince ou un autre, nous répondrions comme vous, et que, ayant à recommencer la même vie, personne n'y consentirait?... Ce qui signifie qu'il n'est jusqu'à ce jour personne que le sort n'ait fort contrarié. Chacun est d'avis que la somme du mal a été pour lui plus grande que celle du bien; personne ne voudrait renaitre à condition de recommencer la même vie avec tous ses biens et tous ses maux. On rêve une existence que l'on ne connaît pas, non la vie passée, mais la vie à venir. L'année prochaine, pense-t-on, le sort commencera à bien nous traiter; ce sera le commencement de la vie heureuse ! »

Il y a beaucoup de vrai dans cette boutade du passant de Léopardi. Toutefois, il faut bien croire que la vie offre encore une certaine somme de bien, puisque la plupart des humains consentent à supporter le doux tourment de l'existence. Il est vrai que l'espérance sans cesse renaissante « que l'année qui vient sera meilleure » joue un grand rôle. Malgré cela, pourtant, il y a, de par le monde, des privilégiés qui n'hésiteraient pas à recommencer la même vie. Mais je crois bien qu'ils forment l'exception. Et, même, on peut prévoir que, remis en pleine possession de l'existence passée, ils s'empresseraient de pestier contre elle, tant il est réel qu'on n'est jamais pleinement satisfait !

On trouvera peut-être le moyen, sinon de rendre à l'homme son existence passée, au moins de lui donner des forces pour vivre plus longtemps. Tenez ! calculez les bienfaits de la sérothérapie : nous lui devons déjà la guérison de la rage, de la diphtérie et de la peste. Pourquoi ne pas entrevoir une époque fortunée où, grâce à l'injection de liquides assortis, devenus invulnérables à toutes les maladies, nous serons affranchis de la dure loi de la mort ?

Mais ce n'est pas assez de nous faire immortels ; la petite seringue de Pravaz a maintenant l'ambition de nous rendre parfaits. Après nos maux, elle veut guérir nos vices, et elle s'attaque, pour son coup d'essai, au plus terrible de tous. Elle prétend vaincre l'ivrognerie.

Telle est du moins la grande nouvelle qu'ont donnée les journaux.

L'inventeur est un pharmacien du nom de Broca.

M. Broca rêvait depuis longtemps au moyen de combattre l'alcoolisme, lorsque l'idée lui vint d'essayer du sérum. A cet effet, il acheta un cheval, mêla à son avoine quotidienne des doses de « trois-six » sournoisement graduées et, comme l'animal prenait goût au mélange, l'amena par étapes à consommer chaque jour une petite auge d'eau-de-vie à 90 degrés. Il estima alors que la bête était mûre pour les expériences. Il avait entre temps, et par les mêmes moyens, donné le goût du cognac à d'autres animaux, à des lapins, à des canards, à des cobayes, à des poules, s'étant fait, pour le bon motif, le « mas-troquet » de toute une ménagerie. Alors, il tira quelques pintes de sang du cheval alcoolique, en injecta des gouttes à ses autres clients, et il eut la satisfaction de voir qu'à dater de ce moment poules, canards, lapins, cobayes éprouvaient pour l'alcool une vertueuse horreur.

La plus légère dose mêlée à leur pitance leur coupait l'appétit ; la seule vue d'une bouteille les mettait en déroute.

M. Broca tenait sa découverte !

Il ne lui restait plus qu'à l'appliquer aux hommes.

Jugez de sa joie quand il constata que le traitement n'était pas moins efficace pour les personnes que pour les bêtes.

Dès la première injection du sérum à l'aide de la seringue de Pravaz, l'ivrogne le plus invétéré se sentait pour le flacon le plus tentateur une répugnance insurmontable ; l'eau même de Saint-Galmier lui semblait un peu forte ; en buvant aux fontaines Wallace, il redoutait de commettre un excès !

M. Broca cite, à ce sujet, de merveilleux exemples, et celui notamment d'un amateur d'absinthe qui, maintenant, détourne la tête quand il passe près d'un perroquet. Après avoir, pendant de longues années, honoré la Fée verte, il ne peut même plus à cette heure supporter la vue de la couleur du liquide jadis si honoré par lui. Il n'accepte plus qu'aux jours de fête de tremper dans une absinthe légère ses lèvres repenties, et encore, s'il y goûte, est-ce pour faire plaisir à son excellente femme, qui s'effraye des dangers d'un changement si soudain.

Et c'est ainsi que, par la seule vertu de son magique sérum, M. Broca a fait de cet ancien

pochard un homme sobre et un mari dévoué jusqu'à l'abnégation !

« Ce n'est là qu'un début, dit un de mes confrères, M. Maurice Demaison. L'inventeur a ouvert une voie où d'autres le suivront. Nous verrons peu à peu s'en aller tous nos vices. Malheureusement, comme rien ne se perd dans la nature, ce sont les chevaux qui en recueilleront le fâcheux héritage. Peut-être n'est-ce pas très-juste. Mais la justice n'est pas de ce monde ! Et puis, que voulez-vous ? C'est la rançon du mieux, c'est la loi du progrès ! »

M. Broca a fait part de sa découverte à l'Académie de médecine. Maintenant, il voudrait découvrir le moyen de substituer le vaccin à la piqûre et, par une méthode préventive, de supprimer le traitement. Car, il faut bien l'avouer, tous les alcooliques ne se mettent pas de bonne grâce entre ses mains ; il en est qui ne veulent point guérir, à qui leur mal est cher. Et c'est pourquoi M. Broca, au lieu de piquer l'adulte, préférerait vacciner l'enfant.

M. Broca prouve ainsi qu'il n'est pas seulement un savant, qu'il est aussi un observateur du caractère humain, « et il a compris, dit M. Maurice Demaison, que, pour vivre sans vices, l'homme a besoin d'être pris tout petit ».

Rendons hommage à ces chercheurs qui se dévouent pour le bien de tous.

On vient précisément de publier, dans les journaux du Portugal, un récit des derniers instants du docteur Pestana.

On sait que ce médecin s'était rendu à Oporto pour y étudier la marche de l'épidémie de peste asiatique et vérifier l'effet des méthodes de Pasteur. La contagion l'atteignit, et il mourut. Or, tandis qu'il était couché sur son lit de douleur, il dictait à l'interne les symptômes de la maladie ; il mesurait le temps de l'agonie, et se regardait souffrir ; il suivait le progrès de la mort, rectifiant ses propres erreurs, annonçant ce qui allait lui arriver et, sentant venir les spasmes tétaniques, au moment suprême il donna ordre de noter scrupuleusement toutes ses convulsions.

Ainsi, jusqu'au bout, il voulut que son sacrifice profitât à la science et à l'humanité !

Les anciens nous ont raconté de beaux trépas de philosophes. Xénophon et Platon ont écouté Socrate dissertant sur l'immortalité de l'âme, tandis que la glaciale paralysie envahissait déjà ses membres inférieurs. Tacite nous a montré Sénèque tâchant d'égaliser l'impassibilité socratique, au fur et à mesure que le sang s'écoulait de ses veines ouvertes par l'ordre de son impérial disciple. Ceux-là étaient victimes de l'iniquité humaine. Le docteur Pestana n'a été victime que de son devoir et, jusqu'au dernier instant, sur sa propre nature souffrante, il fit sa leçon à son élève, comme, en présence de cas intéressants, la font les médecins des hôpitaux devant leurs étudiants.

Est-il quelque chose de plus grand ? Ces exemples de lucidité suprême, d'intelligence jusqu'au bout, ne sont pas rares, surtout quand les morts sont douces et non accompagnées de souffrances. Mais, ici, l'agonie était terrible, la douleur violente, et le patient éprouvait l'approche des convulsions. C'est au milieu de ce trouble de l'organisme que le docteur Pestana se dédoublait, pour ainsi dire. L'esprit du praticien plana sur la matière sensible qui se débattait sous l'étreinte du fléau ; le savant garda toute sa sérénité, pendant que l'homme subissait le martyre.

Le docteur Pestana songeait aux autres hommes auxquels son dévouement devait être utile. Il ne se détournait pas de son angoisse. Au contraire, il la contemplait, il l'analysait, il en observait les moindres détails, avec un scrupuleux raffinement d'exactitude, et c'était sa douleur même qui était l'objet de son attention, au risque d'en multiplier la sensation.

C'est bien là le comble de la patience et de l'héroïsme !

Quand les savants recherchent les moyens d'arrêter la mort, de lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ! », il se trouve malheureusement des hommes d'Etat pour jeter leur pays dans des aventures de guerre, pour déchaîner le fléau des batailles.

M. Chamberlain, le ministre anglais, est-il satisfait d'avoir provoqué la lutte entre sa patrie et le Transvaal ?

Tout au moins, il semble avoir renoncé à menacer la France de ses foudres. C'est déjà quelque chose ! On sait que M. Chamberlain avait profité de quelques caricatures de la Reine d'Angleterre qui avaient paru dans certains journaux illustrés de Paris pour fulminer contre nous.

— Insultez-nous, s'était-il écrié, mais ne touchez pas à la Reine !

Remarquez que les caricatures dont je parle n'étaient que fort anodines. D'ailleurs, elles ne mettaient pas la femme en cause ; c'est la souveraine représentant l'Empire britannique qui était attaquée. Et puis, on aurait pu répondre à M. Chamberlain que les journaux anglais ne se sont en aucun temps gênés pour essayer de ridiculiser la France. Mais, en la circonstance, ce qui était surtout étrange, c'est que les caricatures des journaux français auraient pu passer pour aimables, mises en regard des caricatures des autres journaux illustrés d'Europe, — et surtout des journaux allemands et autrichiens.

Un collectionneur, M. John Grand-Carteret, a eu l'ingénieuse idée de grouper les caricatures les plus suggestives publiées à l'étranger sur la reine Victoria, et si M. Chamberlain les regarde, il verra que ce n'est pas chez nous qu'il pourrait relever les plus sévères condamnations pour sa Reine.

Sous ce titre « Moments transvaaliens », le

Kladderadatsch, de Berlin, a publié un dessin représentant la reine Victoria déposant une couronne sur des tombes portant le nom des défaites britanniques de 1881 au Transvaal ; M. Chamberlain la suit en laquais, et dans un coin du cimetière, le président Krüger, en fossoyeur, dit :

— Est-ce que vous voudriez m'honorer de nouvelles affaires ? Ne vous gênez pas ! Chez nous, il y a encore tant de places à prendre !

Dans le *Suddeutsche Postillon*, de Munich, la reine Victoria, en Eve tout-à-fait préhistorique, avec une ceinture de feuilles, assiste complaisamment, auprès d'un Jonathan étique représentant le père Adam, aux efforts d'un serpent qui, laborieusement, avale le président Krüger.

Dans le *Kikeriki*, de Vienne, signalons une Victoria buvant, une bouteille de bitter à la main.

Ce n'est pas en France non plus qu'un autre journal a représenté une Victoria énorme, chassée de lourdes bottines éculées, une couronne en tête, le sceptre sur l'épaule, se retroussant et marquant le pas comme un soldat ; elle passe devant l'empereur Guillaume, — qui vient lui rendre visite, — et au-dessous on lit :

« Toute l'armée étant partie pour le Sud-Africain, grand-maman est forcée de défilier toute seule. »

Une autre caricature représente la Reine suivant, tout en larmes, le convoi mortuaire d'une des mules de Ladysmith.

Arrêtons-nous dans cette nomenclature. Quand les Français se mêleront de critiquer les Anglais, ils le feront plus spirituellement.

JACQUES LEFRANC.

POUR CONSERVER LE "SUPPLÉMENT"

Nous mettons à la disposition de nos lecteurs une très-belle **Couverture** pouvant contenir tous les numéros du SUPPLÉMENT DU PETIT PARISIEN parus pendant l'année 1899.

A cette Couverture, qui est ornée d'un dessin, est jointe une Table des Matières.

Couverture et Table des Matières peuvent être demandées aux **Dépositaires du PETIT PARISIEN** au prix de

DIX CENTIMES

Les numéros du SUPPLÉMENT, ainsi mis sous couverture, formeront un superbe volume, offrant par ses illustrations l'histoire des principaux événements de l'année, et par son texte la collection la plus complète et la plus attrayante des œuvres des meilleurs écrivains de ce temps.

Pour recevoir Couverture et Table des Matières *franco* par la Poste, il suffit d'adresser **quinze centimes** à M. l'Administrateur du *Petit Parisien*, 18, rue d'Enghien.

LE CHEMIN DU REPENTIR

Elle restait veuve avec deux enfants, tout petits, incapables de comprendre et qui, dans la maison en deuil, jouaient, riaient comme d'habitude, trop près encore du berceau pour que le cercueil qu'on venait d'emporter, qui les avait frôlés, signifiait quelque chose pour eux.

Fernande Ménéciér, elle, comprenait trop ! Brisée de douleur, vieillie de dix ans en quelques mois, séparée à jamais du bon et tendre compagnon qu'elle s'était choisi, la pauvre femme s'épouvanait du lendemain.

Qu'allait-on devenir à présent ? Comment faire face au malheur, quand le dernier billet de cent francs avait servi à payer le convoi ? Où trouver de l'argent ? A quel parti se résoudre ?

Et Fernande songeait :

— Heureux les morts, les disparus !... Ceux-là, en effet, n'ont plus de bataille à livrer, et la tombe, du moins, c'est le repos !

La jeune femme, soudain, s'interrompit de sa rêverie lugubre : elle venait d'apercevoir les deux enfants qui, désormais, n'avaient plus qu'elle au monde !

Marguerite — quatre ans — parlait à sa poupée avec une gravité plaisante, dans son jargon charmant, tandis que Pierre, son cadet, pas plus haut qu'une botte, juché sur un tabouret, la baisait à pleines lèvres sur la joue.

C'est le privilège béni de l'enfance, que tant de faiblesse puisse engendrer, sous les toits où gronde la tempête, tant de merveilleux courage !

Fernande Ménéciér courut aux orphelins, les couvrit de caresses, et, un moment, penchée sur les deux chères têtes blondes, si ingénument poétiques, elle oublia l'horreur du calvaire à gravir.

La lutte commençait, pénible, âpre comme pas une, dans la pauvreté et le malheur ; mais, pour ses petits, elle aurait du courage.

La grande joie de l'ouvrier charpentier qui l'avait épousée, s'était été de confiner Fernande dans son ménage, de lui faire quitter l'état de brunisseuse dont elle vivait jeune fille ; eh bien ! elle le reprendrait, voilà tout !

Mais, pendant que la tâche quotidienne la retiendrait, qui donc veillerait sur les enfants ?

Le principal obstacle gisait là.

II

Dans son esprit, où se heurtaient tant d'âmes pensées, la malheureuse mère s'appliquait à triompher de la difficulté, quand, le soir venu et les mignons couchés, on frappa à la porte.

C'était Jeanne. — Jeanne, la sœur cadette, trop jolie et coupable, qui avait préféré, aux rayonnements de l'honneur, l'éclat des bijoux, des toilettes, de tout ce qui dore et fleurit la honte.

— Jeanne !

Et le souvenir du vieux père, que le chagrin avait tué, qui avait maudit la déchue, tout-à-coup se dressait devant Fernande ; déjà, elle faisait le geste qui repousse, qui chasse, lorsque Jeanne, humblement, eut ces mots :

— Du moins, écoutez-moi !

— Soit. Entre. Tu peux t'asseoir.

Un silence tomba, d'une éloquence qu'on devine. Jeanne baissait les yeux. Fernande, à présent moins troublée, la regardait, la détaillait, tristement curieuse.

Oh ! qu'elle était belle, belle et charmante comme au jour où l'aiguille fut odieuse à ses doigts, où le fardeau du travail pesa trop à ses épaules ! Pourquoi avait-elle, hélas ! été lâche devant le devoir ? Elle avait écouté les conseils funestes de l'orgueil, la louange empoisonnée qui la guettait à son passage !

Malheureuse Jeanne ! Et Fernande se disait que, pourtant, toutes deux avaient bu le même lait, qu'on les avait endormies dans le même berceau, vêtues des mêmes langes !

Son anathème, à elle, c'était moins à la pécheresse qu'il allait qu'à l'énorme Paris de perdition, de vertige : l'honnête mère, la veuve vaillante, avait pitié !...

Aussi fut-ce d'une voix plus douce que Fernande reprit :

— Eh bien ! parle ; j'écoute.

Alors, Jeanne, levant vers son aînée ses admirables yeux brouillés de pleurs :

— J'ai appris le malheur qui t'accable, et j'accours... Le droit de consoler n'est plus le mien, je le sais... Mais, que veux-tu ? Ça été plus fort que moi : je cède à un mouvement irrésistible, commandé par la tendresse que, malgré tout, je t'ai toujours gardée au plus profond du cœur !... Tu souffres : j'ai tenu à me montrer, dût ton regard se détourner de moi avec indignation...

Fernande se taisait, impénétrable, ne laissant lire sur ses traits aucun des sentiments que provoquait en elle cette démarche étrange, inconsiderée en effet, mais qu'avait dictée, à coup sûr, un mobile touchant ; — et Jeanne poursuivait :

— Tu vois, ce n'est pas pour te braver que j'ose venir à toi... Je sens bien toute l'indignité de ma vie, tout le mépris que ma conduite appelle... Mais je t'ai tant aimée, Fernande, et, permets-moi de te le dire humblement, je t'aime encore tant, que j'ai voulu, ne fût-ce que quelques minutes, pleurer près de toi... Tu n'as même répondu rien ?... Voyons, Fernande, un mot, un seul mot de commiseration, de compassion !... C'est que, pour être sincère tout-à-fait... eh bien ! j'avais songé à... à t'offrir...

Elle n'acheva pas ; mue comme par un ressort, suffoquée, Fernande, d'une voix sourde, riposta :

— De l'argent ?... de ton argent ?... moi !

— Non, oh ! non... Ta misère est sainte, et, pour lui faire un outrage semblable, il faudrait que je sois devenue folle... Ce n'est pas de cela qu'il s'agit...

— De quoi, alors ?

— D'un projet que je me suis mis en tête pour tes petits, tes chers petits... Pour Marguerite et Pierre... Souffre que je sois bonne à ces innocents...

— Ils ont leur mère. Ils mangeront. Ils ne manqueront jamais de pain, dussé-je demander ce pain à l'aumône, à la mendicité !... Mais Dieu m'aidera, j'en ai la ferme espoir ! Je lutterai, je pénerai, je travaillerai ! Donc, je n'ai besoin de rien, les enfants non plus... Je te sais gré du mouvement généreux que tu as eu, mais n'insiste pas.

— J'insiste, au contraire ! Qu'importe à ces êtres aimés la main qui se tend, le front qui s'incline, la bouche qui sourit ! Et puis, Fernande, que tu le veuilles ou non, je suis leur tante !...

— En vérité, je ne sais pourquoi je t'écoute ; arrive au fait.

— Eh bien ! voici ce que je te demande : laisse-moi me charger de tes petits !

Jeanne, en disant ces mots, avait glissé de sa chaise, et, agenouillée presque maintenant, elle murmurait, d'un indifférent accent :

— Je te le demande au nom des jours que nous avons vécus ensemble !... Je l'en supplie, Fernande !... Qui sait ? le rédemption, la rédemption est là peut-être, songes-y !

La veuve tressaillait.

Le rédemption, la rédemption pour cette sœur tant gâtée autrefois, objet d'une tendresse aveugle, oh ! le beau, le magnifique rêve !

Et, brusquement, là, dans le foyer pauvre, mais honoré, que le compagnon de sa vie venait de quitter pour la tombe, Fernande eut la vision d'une Jeanne arrachée au tourbillon fatal, revenue au bien, et refaisant sa vie avec les pleurs sacrés du repentir !

III

La réponse n'en fut pas moins ce qu'elle devait être, car les femmes vaillantes et sans tache ont des fiertés qui sont dans le sang même.

— C'est impossible, fit-elle. Sur ce chapitre, restons-en là ! Mais puisque la vue de mes enfants peut aider l'œuvre du remords, je vais te conduire auprès d'eux pour que tu les embrasses.

Et Fernande ajouta doucement :

— Suis-moi, sœurte.

« Sœurte » !... c'est de ce doux nom familial, tendre comme une caresse, que Fernande, jadis, appelait Jeanne.

La jolie fille avait compris.

Oubli, un jour, se faire sur sa faute ; la route du pardon était ouverte.

— Merci ! oh ! merci ! murmura-t-elle.
Dans la pièce à côté, Marguerite et Pierre dormaient de ce sommeil profond des êtres frêles, des marmots, repos charmant qui fait un nid du berceau, qui ne se décrit pas, dont le charme est presque mystérieux.

Et leur douce respiration était à peine un souffle.

Jeanne les voyait pour la première fois.
— Dieu ! qu'ils sont gentils ! s'exclama-t-elle en les embrassant au front, pieusement.

Et, tout bas, si bas que Fernande n'entendit point, elle ajouta :

— Malheureuse !...
Sa pensée remontait le cours des ans.

Par l'effet d'un mirage, elle se retrouvait modeste, dans l'atelier joyeux dont elle était la perle, et où, dès que se relâchait la surveillance, fusaient les rires clairs des jeunes femmes mutines. Alors, elle exhalait un bon parfum d'honnêteté, de sagesse, de vaillance enjouée ; alors, un rien l'enchantait, la ravissait : le soleil emplissant la chambre virginale, la robe modeste qu'on étrenne, la fleur qu'on pique à son corsage. On l'avait aimée, elle aussi, du chaste amour qui est le naturel délice de la terre. Et Jeanne croyait encore entendre, à cette heure, la voix chaude, émue, du beau garçon, commis de librairie, qui, le soir, l'accostait en lui tendant son bouquet de violettes de deux sous. Le bonheur était là, bien là, seulement là, près de ce fiancé qui, parfois, en la regardant, resplendissait, silencieusement. Ah ! quel mari il eût fait, et, plus tard, quelle fête, quelle ivresse c'eût été de contempler, dans le nid, des bambins frais et roses comme ceux qui reposaient sous le toit de détresse de Fernande, comme cette petite nièce et ce petit neveu !...

Jeanne se répéta à elle-même :

— Malheureuse !...
Puis, comme elle était au moment de partir, elle demanda en tremblant :

— Dis, Fernande, tu me permets de revenir ?...

— Oui, si tu ne m'as pas menti !...

— Alors, Fernande, au revoir !

— Au revoir, sœur !

IV

Une voisine compatissante, une de ces femmes du peuple qui, dans leur cœur de simplicité faubourienne, recèlent des trésors de bonté, consentit à prendre sous sa tutelle les petits quand la mère irait à l'ouvrage, et, cet ouvrage trouvé, l'existence qu'on pressent commençait pour Fernande.

La vaillante veuve fut ce que sont, dans les tempêtes de ce monde, au plus fort de la tourmente, les mères pénétrées de leur mission sublime. Elle fut héroïque, ne vit que ses enfants et demanda leur subsistance, la sienne propre, à un labeur acharné, infatigable. Quand elle rentrait au logis, Marguerite et Pierre se penchaient à ses jupes, l'accablant de caresses, et l'ouvrière était payée.

Or, des semaines déjà s'étaient écoulées ainsi, et Jeanne n'avait pas reparu.

Evidemment, ce réveil de tous les bons instincts, de tous les nobles sentiments qu'on aurait pu croire morts chez elle, n'avait été que factice, apparent ; l'honnête atmosphère respirée, le spectacle ravissant des bébés endormis, la reconfortante perspective d'un retour éclatant au droit chemin, Jeanne ne s'en souvenait plus !...

Hélas ! quand la tentation avait été ainsi victorieuse, quand on vivait au sein du luxe facile, ce devait être si dur, si malaisé, de secouer le joug ! Jeanne, sans doute, était irrémédiablement perdue. L'engrenage l'avait prise à jamais ; elle n'en sortirait pas !

Et, peu à peu, chez Fernande, cette triste conviction s'ancra si fortement que, s'étant reproché d'avoir été dupe d'une comédie, d'un manège hypocrite, elle ne donna plus, tout au grave souci de ne point faiblir sous le fardeau, qu'une courte pensée de loin en loin à celle qui avait bien décidé ment cessé d'être la « sœur ». Cinq années s'écoulèrent de la sorte. Jeanne avait dû quitter Paris et n'éprouvait le besoin d'écrire en aucune façon. Tel était l'avis de Fernande.

Eh bien ! non !...
Jeanne, enfin, donna de ses nouvelles, et ce fut, un jour, par la lettre suivante :

« Ma sœur,

« J'étais tombée, je me suis relevée. Je le crois, du moins. Je t'en laisse juge.

« Jeanne Ménéciér est infirmière à l'hôpital Saint-Antoine, voilà longtemps déjà, près de cinquante mois.

« Le repentir a rendu « sœur » ingénieuse : j'ai usé d'un faux état-civil, et, grâce à ce stratagème, j'ai pu mettre à exécution le projet arrêté dans mon esprit, le soir même où tu m'as permis d'espérer.

« Réflexion faite, je compris que pour effacer la faute, pour avoir droit plein à l'absolu pardon de ma Fernande, il fallait donner des gages d'une sincérité sans réplique.

« Je me suis donc résignée à ne pas te revoir, à ne plus embrasser les enfants, double sacrifice volontaire dont j'ai suffisamment souffert pour que le but proposé soit atteint rien que par cela !

« Après quatre ans, pendant lesquels cette rédemption a été mon idée fixe, le plus cher de tous mes vœux, veux-tu, à présent, m'ouvrir tes bras, me recevoir doucement, saintement, sur ton cœur ?

« Et veux-tu à présent que Marguerite et Pierre soient un peu comme mes enfants ?

« Ne me réponds pas. Viens dimanche avec

eux, de trois à cinq heures du soir. J'épieraï ton arrivée bénie.

» JEANNE. »

Transfigurée, Fernande n'hésita pas ; au jour indiqué, elle franchit, la fillette d'une main, le garçonnet de l'autre, le seuil de l'hôpital Saint-Antoine.

Une minute après, Jeanne se portait à sa rencontre.

Quelle étreinte !...
Tout était oublié, le passé d'égarements n'était plus qu'un mauvais rêve, et Fernande, en poussant les petits sous les lèvres de « sœur », déclarait :

— Ma foi ! tant pis. on dira ce qu'on voudra, mais ta place est chez moi, et je t'emmène !

Michel SAVON.

RÉCITS ET MONOLOGUES

La Belle Poupée

AEP - GDHS BARCELONA

Je possède à moi seul une belle poupée dont enfantinement je joue, aux jolis yeux rieurs, aux blonds cheveux tout bouclés et soyeux... Ce n'est pas la poupée en étoffe étouffée

Que vous savez, la laide au corps boursouflé de son, Mal peinte et revêtue à peine d'une loque, — Ni le joujon de bois des bazars, ventriloque Qui rend quand on le presse un misérable son...

Non, c'est un de ces joujoux royaux qu'à leurs étrennes Reçoivent les enfants sages, dont les parents Sont riches, la poupée aux beaux yeux transparents, Qui comme une princesse a des robes à traînes ;

Qui devant les marchands nous retient, fascinés, Par l'or de ses cheveux flamboyants de comète, Par le rose charmant et vil de sa pommette, Par l'arc de ses sourcils finement dessinés,

Par l'accent circonflexe étonnant de sa bouche, Ses yeux aux longs cils peints, aux regards ingénus, Ses mains de gros bébé, ses tout petits pieds nus Pour lesquels Cendrillon n'aurait pas de babouche.

Ma poupée est de ces joujoux qui coûtent cher, D'autant : « Papa !... maman ! » par un savant système... Seulement, elle sait aussi dire : « Je t'aime ! »... Et ne la croyez pas en pâte : elle est en chair !

Donc, avec la poupée adorable je joue En enfant ; je la prends souvent sur mes genoux ; J'aime à la dorloter comme font les nounous ; Je caresse sa main, je tapote sa joue.

Longuement je m'amuse à toucher ses cheveux, Je babille pendant des heures avec elle, Lui faisant des serments de tendresse éternelle. Et doucement, de peur de la casser, je veux

La porter dans mes bras, la mignonne, ravie, Sans lui laisser sentir un chagrin, sans laisser Marcher ses petits pieds qui pourraient se blesser, — La porter dans mes bras au travers de la vie !

Edmond RO-TAND.

UNE JOURNÉE NÉFASTE

I

Je ne compte guère que des jours de paix et de bonheur dans notre tranquille vie conjugale ; mais, l'autre fois, je puis en jurer, j'ai payé un large tribut, et il me souviendra longtemps des moments pénibles par où j'ai passé !...

C'était donc avant-hier, vendredi, — les uns diraient « jour de malheur », mais je suis au-dessus de ces superstitions, et un jour ne m'inquiète pas plus qu'un autre, à moins toutefois qu'il ne soit accompagné de cette date du 13 qui, véritablement, nous a toujours apporté une contrariété, sinon pire.

Mon mari, mon bon Jules, était allé au bureau comme de coutume ; j'avais fait mon marché et je rentrais contente, car j'avais trouvé des asperges superbes à très-bon compte. J'ai, comme on dit, le nez fin pour ces occasions. Ce qui fait dire, bien à tort, à ce vinaigre de M^{me} Lenglué, que nous dépensons pour notre bouche bien au-dessus de notre état de maison...

Ce jour-là, les enfants rentraient tard, et nous ne devions déjeuner qu'à midi et demi... C'est la croix, je vous l'affirme, pour une maîtresse de maison, que de devoir changer tous les jours les heures des repas !... Mais, que voulez-vous ? c'est ainsi chez nous ! C'est tantôt mon petit Léon que son collègue garde, c'est tantôt Ida, mon aînée, qui s'entretient à son cours, ou bien c'est Emma, ma seconde, que son solfège ou son économie pratique retiennent, ou encore c'est Jules qui s'attarde à ses écritures. Au grand jamais, je ne puis dire : « La table sera mise à telle heure ! »

Enfin, n'est-ce pas ? la vie est la vie, et il faut se conformer à ses nécessités !...

J'en suis réduite à dire à mes convives si par hasard la viande est trop cuite ou les légumes crus :

— C'est la faute à l'organisation sociale !... Cela cessera le jour où tout se fera régulièrement, où tous les peuples de la terre, bien disciplinés — ainsi que le disait ce gros monsieur de la conférence où j'ai conduit Ida — se lèveront, boiront, mangeront, etc., juste à la même minute !

Mais, pour en revenir à cette triste matinée qui devait se continuer par un après-midi non moins cruel, je vis arriver mon bon Jules bien avant l'heure habituelle de sa sortie du bureau, et, tout de suite, à sa mine

singulière, son allure dolente, la pâleur de ses joues, je devinaï que quelque chose d'inso-

lente se passait.
— Qu'as-tu ?... qu'y a-t-il ?

Il détournait la tête, cachant son visage d'une main, et d'une voix étrange :

— Rien !
Rien ?... Et il n'osait pas me regarder en face !... Il balbutiait, les lèvres serrées, la mâchoire crispée !... — Mon sang ne fit qu'un tour ! — Un malheur était arrivé !...

Et, voyez ce que c'est que notre pauvre humanité ! — mêlant involontairement les idées saugrenues aux inquiétudes les plus atroces et les plus légitimes, la façon de parler de mon mari me rappelait soudain notre chien Ralph qui avait la manie de voler des œufs et qui, lorsqu'on le surprenait les ayant dans la gueule, s'efforçait d'aboyer d'un air innocent, pour donner le change, sans desserrer les dents !

Je me précipitai vers Jules :

— Je t'en conjure !... je te l'ordonne !... car je suis ta femme, après tout !... dis-moi ce qui se passe !...

Il eut un geste de mauvaise humeur :

— Mais rien, je te dis !...
Et toujours cette voix embarrassée !... Mais, à présent, je ne pensais plus au dogue, j'imaginai un accident... Mon pauvre Jules pris entre deux voitures... étouffé... ou, peut-être, une subite attaque !... Je me dressai de toute ma hauteur d'épouse, de mère de famille :

— Libre à toi de me cacher ce qui t'arrive !... Mais je sais ce que le devoir m'impose !... Je cours chez le déménageur !...

Il me regarda d'un air hébété :

— Le déménageur ?...
Dieu me pardonne ! c'était pourtant clair : ne se souvenait-il plus que notre voisin le déménageur possédait le téléphone ?...

— Oui, oui, et je téléphone au docteur Rémond d'accourir !...

Il faut vous dire que, bien que nous ayons le docteur Moblot pour voisin, je me sens plus en confiance avec le docteur Rémond, un homme véritablement de science, et qui dirige une clinique avec le plus étonnant succès.

— Un médecin ? fit mon mari en haussant les épaules ; ah ! ce n'est pas de ça que j'ai besoin !...

Et il s'écroula, — littéralement, — il s'écroula sur une chaise, les coudes sur la table, ses mains soutenant son front.

Ah ! il s'agissait de quelque désastre moral !... Une perte d'argent ? un renvoi de sa Compagnie d'assurances ?... Qui sait ? peut-être une catastrophe pire !... la honte ! le déshonneur !... Certes, je ne soupçonnais point mon Jules !... Mais de quoi pouvaient être capables ceux qui l'avaient berné ?...

Je l'entourai de mes bras.

— Qu'ont-ils fait, les misérables ?...
Il se débarrassa de moi avec précipitation :

— Ah ! tu me tortures !...
Alors, je m'indignai :

— Enfin, suis-je ta femme ?... la mère de tes enfants ?... Ne me dois-tu pas la confiance de tout ce qui t'atteint ?...

Je parus l'avoir impressionné, car ce fut très-doucement qu'il me répondit :

— Mais j'ai tout bonnement mal aux dents... et, tout-à-l'heure, tu as appuyé sur ma joue malade... c'était affreux, tu sais !...

D'abord, je restai incrédule ; puis, comme il me fit voir sa joue très-enflée, que patiemment il ouvrit la bouche pour que j'examinasse sa dent, bien que dès qu'il desserrait la mâchoire cela lui causât une douleur intolérable, je me convainquis bientôt qu'il n'avait pas menti.

II

Je rede vins calme... Dieu merci ! il était facile de soulager mon mari de cette épreuve !... Je lui fis immédiatement un bon cataplasme, et je le lui appliquai tout bouillant sur la joue, bien qu'il se montrât un peu rétif, prétendant que pendant le temps que j'avais mis à préparer le remède sa crise était passée, et qu'il ne souffrait presque plus.

Mais je ne le lui imposai pas moins ; d'abord, le cataplasme étant fait, il eût été malheureux de le perdre ; ensuite, la douleur pouvait revenir, et il était plus prudent de s'en débarrasser définitivement.

Les enfants rentrèrent ; nous nous mîmes à table ; mais nous restions tristes, car rien n'était plus lamentable que la figure de mon pauvre Jules à moitié enflée sous les langes, et dont la partie visible devenait cramoisie sous l'influence bienfaisante du cataplasme bouillant.

Tout-à-coup, il s'arrêta, comme il essayait d'avalier une cuillerée de bouillon, et poussa un cri sourd.

Nous sursautâmes tous.

— Hein ?... qu'y a-t-il encore ? fis-je.
— Ça reprend ! répondit-il d'une voix cavernueuse.

Nous nous regardâmes, navrés. Et le reste du bol de la veille, proprement accommodé aux oignons roussis et au vin blanc, passa dans nos estomacs sans nous faire éprouver le moindre plaisir. Puis, au moment où nous entamions la salade de pommes de terre, Jules se dressa, agita les bras, jeta sa serviette et, muet, virant tout-à-coup, s'enfuit.

— Dieu ! m'écriai-je révoltée, est-il permis de se conduire ainsi !...

Il souffrait certes, je ne le mettais pas en doute. Mais un père de famille ne doit-il pas l'exemple de tous les courages à sa progéniture ? Justement, mon petit Léon, que le collègue rend vraiment un peu frondeur, murmura :

— Ah ! bien ! il en fait une tête, papa !... il n'a pourtant pas un rat dans le ventre !...

Naturellement, je le calottai d'importance, bien qu'il me prétendit en pleurnichant que c'était une reminiscence classique et qu'il me bredouillât je ne sais quelle histoire de Persiatès et d'écurieil sans que ne fût tête.

Du reste, ce geste m'avait fait du bien, car je m'énervais positivement depuis le commencement du déjeuner.

Le dessert expédié, j'allai dans le salon, où mon mari s'était réfugié. Je le trouvai étendu sur le dos, sans souci du canapé de tapisserie brodé par ma mère, la figure pourpre, le cataplasme enlevé gisant à terre. En m'apercevant, il roula des yeux et s'écria :

— C'est à n'y pas tenir !
Cela, par deux ou trois fois. Il me fit peur, et je cours affolée à la cuisine demander conseil à Berthe qui, comme toutes les filles de la campagne, connaît une foule de très-bons remèdes. Elle réfléchit un peu.

— Dame ! il y a quelque chose de souverain !... Seulement, faudrait que monsieur voudrait... Et il a l'air comme d'un sauvage aujourd'hui !...

Je fus blessée :

— Dites, Berthe !... C'est affaire à moi à imposer à monsieur ce qu'il lui faut pour son bien !...

— Eh bien ! c'est d'avalier trois grains de gros sel l'un après l'autre...
Je me dirigeai vers la boîte à sel.

— Il le fera ! m'écriai-je résolument.
Je dois avouer que j'eus une peine infinie à décider Jules à user de ce remède et que je ne dus reculer devant aucune supplication ; encore ne céda-t-il que par fatigue, je crois.

N'importe ! puisque la guérison était au bout !...

Malheureusement, au deuxième grain de sel, il poussa un hurlement épouvantable et se rejeta sur son canapé :

— De l'eau ! de l'eau !...
Il paraît que le sel avait touché sa dent et, comme il est facile de le penser, encore aiguë sa douleur.

Naturellement, je ne pouvais lui donner de l'eau froide, dans l'état de congestion où il se trouvait. Je lui apportai donc un verre d'eau tiède. Il en but avidement une gorgée, puis la rejeta immédiatement, sans souci du parquet, du tapis.

Ma parole ! il aurait craché sur un roi si par hasard il s'en était trouvé un dans notre salon !...

— Jules !... que fais-tu ? m'exclamai-je scandalisée.

Il balbutia, devenant vert à présent :

— J'ai mal au cœur !... Quelle horrible chose m'as-tu donnée ?

Pourtant, cela se passa, et, se retournant sur le côté, il parut goûter un peu de calme. Je le quittai sur la pointe du pied, espérant qu'il allait dormir.

Mes filles avaient dû partir.
Mais je trouvai dans la salle-à-manger M^{me} Rangé, qui venait me prendre pour visiter une exposition de soldes... Ah ! un jour pareil, j'étais, en effet, bien disposée !... D'ailleurs, j'eusse été tentée de sortir que je ne l'aurais point fait : je ne suis pas de celles qui désertent le foyer lorsque leur dévouement est nécessaire !

Du reste, ma chère amie, mise au courant, s'intéressa à la malchance de mon pauvre mari autant que moi-même.

— Je regrette de n'être pas arrivée plus tôt, dit-elle ; il était si simple d'enlever le mal en trois minutes avec la « Pommade du brocanteur » !

Comme on le pense, je lui demandai la recette, et M^{me} Rangé, toujours complaisante, offrit de me préparer immédiatement un peu de cet onguent qui se fait avec du hareng saur pilé, de l'huile d'olives et du poireau cru.

III

Nous finissions notre pommade, lorsque mon mari apparut tout-à-coup, et, jetant un regard lugubre sur M^{me} Rangé, sans la saluer, comme s'il ne la connaissait pas :

— Faites-moi quelque remède !... N'importe quoi !... Je ne peux pas rester comme ça !... Evidemment, ça l'avait repris.

L'occasion était bonne ; je lui appliquai tout de suite sur sa dent et la gencive un bon morceau de la pommade !

Il fit la grimace.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... On dirait du saucisson !

Pourtant, comme réellement il ne se sentait plus aucun battement, il ne récrimina pas davantage et, recouvrant sa raison, il dit bonjour à M^{me} Rangé et la remercia de ses bons soins.

Elle était toute radiante, la pauvre femme, de voir son remède réussir à souhait... Mais ça ne dura pas !... La figure de Jules se décomposa de nouveau et il poussa une série de gémissements, qui bientôt devinrent des hurlements.

Cette fois je ne fis ni une ni deux, je cours frapper à la porte du docteur Moblot qui habite à l'entresol. Il se trouvait chez lui. C'était l'heure de sa consultation, et, entre parenthèses, je constatai qu'il n'y avait pas un chat. — Mais il est vrai que c'est un homme qui a de quoi et qui n'attend pas après la clientèle. — Je le suppliai donc de venir à notre secours, et, très-complaisamment, il s'empressa de me suivre. — Entre nous, je crois que ma fille Ida a fait une très-grande impression sur lui. Elle n'est pas absolument une beauté, mais elle est si intelligente et si instruite ! Quant à moi, je ne verrais aucun empêchement à cette union, si ce n'est que le docteur est garçon et qu'il a contracté pas mal de petites manies... Cependant, j'aurais horreur de voir ma fille épouser un veuf !... Alors, vous me direz qu'il n'y a guère de choix, les hommes se divisant géné-

ralement en mariés, veufs ou célibataires...
Devant le docteur, mon pauvre Jules tint à se montrer un peu plus courageux, et il plaisantait son mal.

— Ce sont surtout les maudits remèdes que l'on m'a infligés qui l'ont aggravé ! déclara-t-il.

Ceci, je l'avoue, me blessa cruellement; voilà comme étaient récompensés mon zèle, mon attention, mes soins !...

Je tournai le dos et je quittai la pièce, emmenant M^{me} Rangé, qui, très-froissée également, ne tarda pas à me laisser, me souhaitant un peu de calme et une meilleure fin de journée.

— Ah ! bien, oui !... je n'étais pas au bout de mes peines !...

IV

Le docteur Moblot avait ordonné je ne sais quelle potion, pour laquelle le pharmacien réclama trois francs et que Berthe attendit une heure et un quart, ce qui fit que je dus éplucher moi-même les petits pois du dîner, qui sans cela n'auraient jamais eu le temps de cuire.

Ah ! quand le désordre s'introduit dans une maison !...

Ensuite, il fallut du coton pour mettre dans la dent ; je dus bouleverser mes bijoux, retirer la plaque d'ouate de dessous ma broche d'améthyste... Mais quoi ! quel sacrifice n'accomplirait-on pas pour un être qui souffre ?... Surtout lorsque cet être est votre époux...

Cependant, ce remède était-il insignifiant ? avait-on trop attendu ?... Le fait est que la crise, loin de diminuer, devenait de plus en plus forte... Jules ne pouvait pas tenir en place ; c'était une course éfrénée, tantôt se roulant sur notre lit, tantôt se jetant sur le fauteuil, ou bien s'allongeant par terre, la joue sur le marbre de la cheminée.

Je le suivais du regard, profondément mortifiée... C'était, en effet, un tableau frappant de ce que la souffrance peut faire de la nature humaine !... Et cette pensée devint si puissante en moi qu'à un instant où, par la porte ouverte, j'apercevais les jambes de mon mari dépassant le dossier du canapé sur lequel il s'était vautré à plat ventre, ayant complètement abdiqué sa dignité d'homme et de père de famille ; cette pensée, dis-je, me pénétra avec une telle vivacité que je m'écriai tout haut avec amertume :

— Voilà donc ce que c'est que de nous !... Justement l'oncle Lucien en traitait.

— Tu prophétises, Laure ? me lança gaiement mon frère.

Je lui expliquai les incidents de la journée, et je le menai auprès de Jules, espérant qu'à son tour il nous donnerait quelque souverain antidote ; mais il prit la chose très-légalement.

— Allons, mon vieux camarade, debout !... On t'a estropié avec toutes ces saletés !... Aussi pourquoi vas-tu écouter des saletés et des médecins ?... Viens donc te promener avec moi, l'air te remettra !...

Jules se redressa :

— Ah ! écoute, je souffre trop, aussi !... Comme Lucien insistait sur le stupide projet de faire sortir mon pauvre mari, je m'y opposai formellement.

— Étais-il en état de se tenir sur ses jambes ?

Là-dessus, mon frère se mit à nous raconter je ne sais quelle histoire, sans doute fort drôle, car il riait beaucoup ; mais je ne l'écoutais guère, préoccupée de la physionomie sombre et concentrée de Jules, qui, de toute évidence, ne cessait pas d'être rongé par le mal.

Pourtant, un mot prononcé par Lucien attirait mon attention :

— Ce serait un beau mariage pour une de tes filles !

— Quoi ?... de quoi, de qui parles-tu ? fis-je.

Il me regarda avec étonnement :

— C'est comme cela que tu m'écoutes ?... Et il me recommanda une histoire assez embrouillée.

Il s'agissait d'un nouveau commanditaire de sa maison de commission, un jeune homme de province, fort riche, qui souhaitait se marier, et qui, n'ayant pas de relations à Paris, avait chargé Lucien de le présenter dans des familles pourvues de filles à marier. Je humai l'air, victorieuse comme toute mère pressantant un parti :

— Tu nous l'amèneras dimanche ! m'écriai-je.

Mais, au même instant, je m'aperçus que Jules nous avait quittés. Il était allé s'étendre sur le lit. Je lui recommandai de se couvrir les pieds, et je continuai à convenir avec mon frère de la façon dont nous recevions M. Edouard Persier, — la personne dont il s'agissait.

Ensuite, tourmentée de ce qui arrivait à mon mari, que je n'entendais plus souffler dans la pièce à côté, j'allai le retrouver.

Miséricorde ! quel coup je regus !...

Jules n'était plus là !... Il s'était habillé, il était sorti !... Ses pantoufles, son veston jetés au travers de la chambre, le désordre du placard où il met ses effets de ville, l'attestaient !

Je ne fis qu'un bond dans le salon et, ne me soutenant plus, je me jetai dans les bras de l'oncle Lucien :

— Jules s'est tué !...

Il me repoussa et s'élança dans la chambre. — Bon Dieu ! s'exclama-t-il une seconde plus tard, l'accent rasséréné, suis-je bête d'écouter tes inepties, ma pauvre Laure !...

Et comme, chancelante, je l'avais rejoint, il refusa de m'écouter, battant la vitre du bout de ses doigts, — bruit qui m'agace ordinairement, mais que j'entendis à peine, dans les trances de cette minute.

V

Que dire ?... L'heure qui suivit fut une des

plus angoissées de ma vie... Evidemment le calme de Lucien me rassurait quelque peu... Mais cette fuite était si inattendue, si incompréhensible !...

Enfin, tandis que j'étais étendue dans un fauteuil, littéralement brisée par cette lutte morale de ma raison et de mes appréhensions, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir, puis des pas allégres traverser l'appartement.

Et, soudain, la voix éclaircie, joyeuse, vibrante, de mon Jules résonna non loin de moi. — Ça y est ! proféra-t-il avec triomphe.

— Quoi ?... quoi ?... — Ma dent !... on me la arrachée !...

Je retombai sur mon siège, trop épuisée pour bien me rendre compte encore que l'ère de mes tourments était terminée.

— Eh bien ! déclara philosophiquement l'oncle Lucien, tu aurais vraiment bien mieux fait de commencer par là !...

Laure GUÉRIN.

Pour copie conforme : Camille PERT.

LA FORTUNE

I

Dans l'atmosphère chaude où l'âme légère des vins de dessert et des liqueurs errait encore en délicate griserie, les premiers cigares s'allumaient; les causeries, avec un rien d'excitation heureuse, se liaient davantage.

Au dehors, si l'on éclaircissait du doigt les vitres couvertes d'une vapeur perlée, on apercevait la Madeleine, toute glacée de lune, et qui paraissait, plus haute, se dégager solitairement sur son pourtour de colonnes grandes, amincies dans la crudité de l'air d'un azur métallique.

Et dans ce petit salon de restaurant à la mode, si coquet et si tiède avec le scintillement de ses ors discrets, il semblait délicieux de se resserrer en une cordialité sûre d'hommes qui savent que pareils moments sont rares dans la vie; autour de l'excellent docteur Duparc, de qui ses vieux amis avaient voulu ainsi, à la même table, commémorer d'un soir heureux la nomination dans l'Ordre de la Légion-d'Honneur, une grande union régnait, et les esprits se donnaient entièrement, avec émotion.

Battant la campagne, les conversations maintenant déviaient à tout instant, des interpellations amicales couraient, et, de temps en temps, des rires, puis un silence pour goûter mieux, eût-on dit, l'heure exquise et trop rapide.

C'est pendant une de ces soudaines accalmies qu'une voix se trouva presque seule à retentir tout-à-coup, et par là fixa sans le vouloir l'attention générale :

— Oui, oui, tout ce que vous voudrez, mon vieux !... Moquez-vous de ma manie d'occultisme, mais c'est une conviction, ça ne se raisonne pas !... Je crois, oui, que nous avons tous dans notre vie, de par la gracieuseté du destin, une heure, une minute de chance à saisir... Seulement, on ne le sait pas, voilà tout !

Amicalement, les rires s'élevèrent, avec quelques applaudissements :

— Ah ! ah ! voilà toute la question !... Vous dites : « On ne sait pas ! »... Alors, on ne sait pas davantage si, comme vous le prétendez, la Fortune passe vraiment !...

— C'est que sa roue passe légèrement, hélas !... à croire que c'est elle qui inventa le « pneu » !

Le docteur Duparc, riant aussi, paraissait pourtant moins sceptique que ses amis ; par un geste habituel, il venait de passer la main dans ses longues boucles un peu grisonnantes, découvrant la virile beauté de son large front :

— Dites donc, Létang, vous avez peut-être raison, après tout, avec votre fatalisme !...

— Ah ! vous voyez, messieurs, j'ai Duparc pour moi !

— Oui, un peu... Tenez, voulez-vous une histoire ?

— Conte, conte !... Les Mille-et-une-Nuits, plus une !

— Ça n'est pas d'hier, mais nous sommes tous ici de savants médecins, et il est entendu que nous savons nous empêcher de vieillir !...

II

On écoutait; le docteur Duparc raconta :

— « J'étais en train de préparer ma thèse. Je revenais un soir de novembre, — une nuit plutôt, — de chez un de nos vieux confrères qui m'aidait de conseils et de documents, quand, en haut du boulevard Saint-Michel, à deux pas de mon très-modeste logis, un homme m'arrêta tout-à-coup. Un pauvre diable, — mais d'un caractère particulier, autant que la nuit me permettait de le voir : vêtu d'habits usés, mais propres, la tête intéressante.

« Il pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans, très-maigre, le regard un peu halluciné, peut-être de fièvre et de faim.

« J'avais eu, cependant, un mouvement de surprise et de recul, prêt à la défensive.

« — Oh ! je ne suis pas dangereux, monsieur, me dit-il avec un sourire amer... J'ai faim, voilà tout, faim et sommeil... Je sens qu'il ne m'est plus possible de passer cette nuit dehors, et l'estomac vide... Donnez-moi cent sous... Je vous les rendrai peut-être.

« La perspective de revoir ma pièce ne pesait pas sur ma décision, vous le pensez ! Mais le ton me plaisait, de ce diable d'homme qui, sans mendier, vous « tapait » de cent sous, tout comme votre meilleur ami ! Je fouillai ma poche et donnai les cent sous. Il les serra précieusement, puis :

« — Voulez-vous me permettre, questionna-t-il, de vous demander qui vous êtes ?... ce que vous faites ?...

« — Mais oui... Etudiant en médecine, à la veille de passer docteur.

« — Ah !... Eh bien ! voulez-vous me donner votre adresse ?... J'irai vous voir demain... Je suis misérable, mais on peut me serrer la main, et me recevoir... Regardez-moi, car vos études vous mettent à même de lire sur un visage.

« Nous nous trouvions près d'un réverbère dont la lumière l'éclairait en plein. Il avait raison, mon étrange interlocuteur : ses traits, à coup sûr, malgré l'étreinte produite par les soucis et la misère, décelaient de l'honnêteté, de l'intelligence, une sorte de fierté. Je lui donnai mon adresse, et, lui tendant la main :

« — Vous m'intriguez plus que vous ne le sauriez croire, et je suis heureux de vous avoir rendu ce léger service... A demain donc, puisque vous le désirez... Demain matin.

« — A demain, et merci de tout cœur !...

« Le lendemain, il était au rendez-vous. Son visage apparaissait plus reposé, ses gestes étaient aussi plus calmes, dénotant un état d'esprit moins fiévreux. Je remarquai qu'il sortait de chez le coiffeur, les cheveux et la barbe taillés. Il me remercia encore, avec sincérité et simplicité.

« — J'ai dormi admirablement, me dit-il, dans un lit propre, au chaud... Ah ! la bonne nuit que vous m'avez donnée là !... J'ai pu penser, me recueillir aussi, — ce qui ne m'était plus possible... Cette nuit m'a sauvé, car vraiment, hier soir, si vous ne m'aviez pas secouru, j'étais si près du désespoir absolu que la mort me semblait le meilleur refuge !... Mais ne parlons plus de cela !... Vous devez me trouver un drôle de mendiant, n'est-ce pas ?... Ah ! ce que la misère fait d'un homme, pourtant !...

« Alors, en quelques mots, il me dit son existence. Une petite fortune et de fortes illusions dépensées dans des inventions. Une histoire lamentable d'association pour l'exploitation de l'une d'elles, et ses derniers sous perdus entre les mains de l'associé indelicat, qui, par surcroît, avait réussi à vendre le brevet en due forme.

« — Maintenant, me dit-il tout-à-coup, après un long silence ; maintenant, avez-vous quatre à cinq cents francs à m'avancer ?... Oui, quatre à cinq cents francs... Je fais avec ça, et pour reconnaître le don de votre pièce de cent sous, je fais votre fortune ! »

III

Ici, le docteur Duparc interrompit sa narration, et regardant en souriant son ami le docteur Létang :

— Hein ! mon vieux camarade, la voilà qui passait, la Fortune, et qui s'arrêtait quelques instants dans ma petite chambre d'étudiant !... Elle avait nom la Fortune, du moins ; mais était-ce elle, vraiment ?... Qu'auriez-vous fait, vous ?

Très-perplexe, le docteur Létang, ainsi directement interpellé, élucida la question, répondant :

— Et vous ? que faites-vous ?...

On attendit la réponse du docteur Duparc.

AEP - CDHS

« — J'avoue, reprit celui-ci, que la tentation m'angoissa. Ce diable d'inventeur me suggestionnait, et il venait à point ! J'avais précisément dans mon tiroir de commode près de six cents francs... Seulement, ils étaient destinés à passer ma thèse, droits et impression... Mes excellents parents venaient de me les adresser de leur province avec tous leurs vœux, avec tout leur orgueil si tendre...

« Je repoussai la Fortune !

« Mais j'avais adouci mon refus en expliquant mon cas.

« — Dans ces conditions, me dit l'homme, mon devoir est de ne pas insister... Toutefois, c'est bien malheureux, car dans un an peut-être, vous et moi, nous aurions été riches !... Une invention superbe, certaine... Je devais venir vous trouver le premier, d'autant plus que c'est grâce à vous que mes pauvres idées dispersées ont pu se recueillir. Je vous le disais tout-à-l'heure. Or, ce matin, un nom m'est revenu tout-à-coup à la mémoire, un nom de concidicpe, retourné depuis dans sa ville natale, et qui doit maintenant être notaire, et riche... Je vais lui écrire... Allons, tant pis !... Merci encore, et au revoir !...

« Bigre ! la Fortune, tout de même, venait peut-être de dégringoler mes cinq étages, sans esprit de retour !

« J'y pensai toute une semaine ; puis, ma thèse m'occupait tout entier.

« Je m'établiss ensuite, et vous savez le reste...

« Mais j'entends l'un de vous s'écrier : « Donc, si la Fortune a passé près de vous, ce n'est pas cette fois-là ! »... Attendez... Vous savez le reste, mais pas tout le reste !...

« Trois ans environ après ma singulière rencontre nocturne, par une délicieuse après-midi de mai, passant sur les grands boulevards, l'envie me vint de prendre un bock à la terrasse d'un café. Mon regard errait sur les passants et sur mes voisins. Au bout de quelques instants, la sorte d'obstination à me fixer d'un monsieur placé à ma droite, non loin de moi, attira mon attention.

« D'ailleurs, il était très-correct d'attitude, ce monsieur, mis élégamment, l'air distingué.

« Ses regards ne me quittaient pas.

« Agacé, je détournai un peu ma chaise et pris un journal.

« Quelques minutes passèrent encore, puis tout-à-coup, à demi incliné, quelqu'un se trouva devant moi.

« C'était le monsieur obstiné !

« — Pardon... Me permettez-vous de vous faire une demande ?... N'êtes-vous pas M. le docteur Duparc ?

« Cette voix ?... Oh ! je la connaissais !... Où, quand l'avais-je entendue une fois déjà ?

« — Mais si, monsieur, je suis le docteur Duparc.

« — Vous ne vous souvenez pas de moi ?

« — Non, ma foi !... Bien que votre voix ne me semble pas inconnue... Ce ne serait pas une illusion, alors ?...

« Le monsieur sourit, puis très-doucement :

« — Je vous dois cent sous, monsieur le docteur Duparc !

« — Hein ?... vous !... cent sous !...

« Je fus ahuri, d'abord ; puis, j'éclatai de rire, tant la pensée que ce monsieur très-élegant me dût cent sous me paraissait drôle.

« — Oui, oui, cent sous, cher monsieur !... Vous ne vous souvenez donc plus ?... L'inventeur qui vint vous offrir la fortune ?

« — Quoi ! c'était vous ?

« — C'est moi !... Et, vous savez, vous avez eu tort !... Mon ami le notaire a marché, il m'a avancé les fonds, et nous sommes riches, très-riches !... Etes-vous retenu par quelque chose, ce soir ?... Non ?... Eh bien ! venez donc dîner avec moi quelque part. Faites-moi ce grand plaisir ! Je vous contera ce qui est arrivé.

« Et je sus comment son invention avait été appliquée, comment elle avait réussi pleinement, comment elle lui avait apporté la richesse. »

V

— Eh bien ! Létang, fit le docteur en concluant, vous avez raison !

Une voix demanda :

— Et... avez-vous regretté ?

— Sincèrement, non ! répondit le docteur Duparc ; non, car, riche, j'aurais peut-être été un inutile, — et nous ne nous connaîtrions pas, — et je n'aurais pas goûté au milieu de vous et par vous, mes excellents amis, cette soirée si délicieuse et si reconfortante !...

René GHIL.

LE CARNET PERDU

I

Il faisait un petit jour gris, perdu dans une brume de novembre, tantôt découvrant à demi un coin de la grande cité, tantôt replongeant dans l'invisible des silhouettes un instant entrevues, lorsque le peintre Mauclair se réveilla vers sept heures et vint regarder à la fenêtre de son atelier, au-dessus des platanes à demi-dénudés du quai qui bruissaient doucement, et de la Seine, où, de l'autre rive, se prolongeaient, profondes et nettes sur les blancheurs du matin, les ombres des tours de la Conciergerie.

Le premier bateau-omnibus passa, débouchant d'une arche du pont et portant des voyageurs vers le centre de la grande ville.

Mauclair le suivit du regard, tandis qu'il dérivait dans le courant rageux, puis laissa tomber le rideau de la fenêtre avec le geste las d'un homme qui a l'esprit ailleurs.

Il avait mal dormi. Sur son visage, l'empreinte de la préoccupation se joignait aux traces de l'insomnie. Il en était ainsi, régulièrement, chaque matin, depuis dix jours que sa femme adorée, que sa Marcelle, l'avait quitté, et les lueurs de l'aube qui dissipaient les ombres du ciel ne parvenaient pas à chasser les tristesses de son cœur douloureux.

Il marchait, nerveux, regardait — sans voir — de temps à autre le paysage à travers les vitres brouillées, allant, venant, se mordant les lèvres.

C'était donc vrai ! Cette belle jeune femme qui, depuis trois ans, lui donnait l'oubli de la vie misérable, elle était partie ! Partie sans espoir de retour !

Et chez Mauclair, anéanti par un aussi brusque effondrement de sa vie, c'était la nuit complète sous son front, l'ombre traversée d'orage, l'obscurissement éperdu de la pensée...

Les gens riches ou célèbres, qui ont les consolations du luxe ou de la gloire, doivent moins souffrir quand les abandonnent celles qu'ils adorent ; mais lui, le peintre sinon inconnu, du moins au début des premiers et durables succès, qui avait travaillé comme un mercenaire pour assurer l'existence matérielle de l'être aimé, faisant de la « peinture au mètre » pour satisfaire ses caprices et ses convoitises, quel lendemain lui ferait perdre le souvenir de cette tendresse ardente qu'il avait éprouvée, si rare et si précieuse ?

Si encore, en son examen de conscience, il trouvait quelques graves torts à se reprocher ! Mais non, il avait beau fouiller dans sa mémoire ! Son affection profonde, son dévouement inaltérable ne s'étaient pas démentis un seul instant ! Elle le quittait sous le prétexte le plus futile, — une querelle d'amoureux, — en réalité pour les plus bas motifs, de ceux qui répugnent le plus à une âme d'artiste, parce qu'orgueilleuse et coquette, elle croyait aux promesses d'un ami riche et tentateur !

La trahison était sans excuse et, pourtant, quand il songeait que jamais elle ne reviendrait dans ce pauvre atelier où elle savait mettre, éprise de soie et de parfums, les élégances d'un amour qui flattait sa vanité ; quand il pensait qu'il ne l'entendrait plus, qu'il ne la reverrait plus, que c'était bien fini, une colère folle bouillonnait en son être :

Il avait envie de tout briser, de crever ses toiles, de jeter au feu ses pinceaux et d'en finir avec la vie!

Du moins, il ne resterait pas un instant de plus seul dans cette chambre si chère et si détestée : les souvenirs l'y étouffaient!

Il sortit.

De la Seine qui roulait ses moires jaunes, montait une buée roussâtre, un brouillard âcre et pénétrant qui le prit à la gorge. Mais que lui importaient les morsures du froid? Il s'en fut à grands pas, sans bruit, marchant droit devant lui, sans autre préoccupation que d'endormir la souffrance par la fatigue.

Il parvint ainsi à la place de la Concorde, manqua en la traversant de se faire écraser par une voiture, tellement sa méditation était profonde, gagna les Champs-Élysées, puis l'avenue du Bois, à cette heure à peu près déserte, sillonnée seulement par quelques cavaliers.

Il entra dans le Bois, s'engagea machinalement dans un sentier et parvint ainsi aux bords du lac, où la brume était encore plus épaisse.

Mais ni la fraîcheur du matin, ni le beau spectacle de l'automne en forêt, ni le contact de cette nature si calme et si reposée, n'apportèrent un peu de tranquillité en l'âme du malheureux. Il avait hâlé le pas, comme quelqu'un qui fuit sous le doigt de l'implacable destinée. Dans le calme de la solitude forestière, il pensait que ses illusions s'étaient envolées comme ces feuilles sèches qui tourbillonnaient à ses pieds. Et il se sentait plein de rage contre ce monde où il n'y a pas de tendresses éternelles.

Le voici maintenant au bord de l'eau, qu'il considère longtemps, très-longtemps. Il ne peut détacher ses yeux de la limpide surface, unie comme le marbre d'une tombe. Mourir, c'est la pensée qui lui est venue. La vie est si affreuse que la mort doit être meilleure!

Pourtant, il se souvient de son amour, des serments, des tendres paroles échangées. N'a-t-il pas connu les promenades à deux dans les allées où l'ombre descend vite, promenades esquives, dont la durée devait compter parmi les plus belles heures qu'il aurait vécues? Et les serments de mains fugitives des fiançailles, puis, plus tard, les courses folles à travers les grands bois, les envolées sur les roches, les dinettes improvisées en des auberges de village, où Marcelle plongeait gaiement ses quenottes dans la niche des gâteaux de seigle!

Tous ces souvenirs si doux d'une vie délicieusement intime, brusquement dépoétisés, souillés par l'affreuse réalité!

Mauclair maudit tous les baisers de toutes les lèvres, et il répète les vers du poète :

Qu'importe un mort de plus au large cimetière
Où dorment les amours sous des tombes sans croix!

Tout-à-coup, sous la caresse d'un rayon de soleil plus hardi que les autres, la brume craque d'un seul coup, se dentelle en mille arabesques qui s'accrochent aux branches d'arbres, s'élève vers les cimes, fuit dans les fourrés, pour laisser enfin pénétrer la lumière jusqu'à la surface argentée de l'eau, qui resplendit éclatante, comme un vaste miroir.

II

Cette trouée de lumière ranime Mauclair. Alors, il sort de sa rêverie douloureuse, et, au même moment, à ses pieds, il voit briller les fermoirs d'un petit livre à la couverture de cuir.

Il se baisse, ramasse l'objet. C'est un mignon carnet d'où se dégage un exquis parfum de violette. Il est tombé là, sur le gazon, et y est demeuré, sans une tache, sans une souillure. La rosée n'a pas encore étendu sur lui ses gouttelettes qui brillent autour, dans l'herbe, comme de petits diamants.

C'est un carnet de femme qui a dû glisser d'entre les mains de sa propriétaire, il n'y a qu'un instant, sans doute.

Quelle peut être cette inconnue qui, bravant le froid et la brume, promène comme lui de si grand matin ses rêveries dans la solitude?

A présent, Mauclair ne regarde plus l'eau. Il marche le long du chemin qui borde le lac, en observant le carnet avec mélancolie. Pourquoi? Il ne saurait le dire. Par simple curiosité, à coup sûr!

D'où peut venir ce bibelot? de quelle main est-il tombé?

Il lui semble qu'il s'est trouvé là tout exprès pour lui rappeler que la vie n'est pas toujours tendre pour tout le monde, que d'autres que lui rêvent, souffrent et se désespèrent.

Car il vient d'ouvrir le carnet, et la première chose qu'il voit, c'est une photographie d'un homme jeune, élégant, sur laquelle il voit la trace de nombreuses larmes. Au dos, il lit une dédicace :

A MON HENRIETTE

Eternel amour

CHARLES

Mauclair a lu ces deux mots : « Eternel amour », avec un serrement de cœur.

Et, maintenant, il feuillette dans le carnet tout un paquet de vieilles lettres jaunies. Un instant, il a hésité; il lui semblait qu'il allait commettre quelque profanation. Mais, là, il trouvera probablement l'explication du roman que dès à présent il soupçonne, et il lit une à une ces lettres si souvent retournées, déchirées aux coins, sur lesquelles on a dû souvent pleurer.

Et c'est, en effet, un roman, l'éternelle histoire d'amour et de souffrance, l'aventure — oh! si banale! — de Charles, fils d'un banquier, qui promet à « Jenny l'ouvrière » — celle-là s'appelle Henriette — de lui consacrer sa vie, parce qu'il l'a rencontrée un soir, dans la rue de la Paix, à la porte de son atelier, et qu'elle lui a plu. La correspondance note fidèlement les résistances d'Henriette, les supplications de Charles, puis plus de faiblesse dans les réponses de la pauvre fille, enfin le triomphe du séducteur. Ensuite, les dates des lettres s'espacent; on y voit les ruses pour éviter les rendez-vous, l'objection des « obligations du monde », les premiers mensonges et les désillusions. Henriette, que l'on sent courageuse et forte, lutte vaillamment pour défendre son amour qui est profond. C'est enfin le coup de poignard final, qui lui traverse le cœur : la nouvelle brutale du mariage de Charles, accompagnée d'une offre d'argent que l'on sent refusée d'avance!

Et les larmes ont mouillé les dernières pages d'un sillon plus profond à mesure que l'on approche du dénouement.

Et Mauclair lit, lit toujours, la gorge serrée par l'émotion, ses rages et ses angoisses apaisées au contact d'une autre douleur...

III

Mais voici que, tout là-bas, sous les sapins, une forme vaporeuse, comme nimbée par la brume fuyante, apparaît au détour du chemin. Elle vient à lui. Les contours se précisent.

C'est une silhouette élégante de jeune femme marchant à pas lents.

Elle s'approche, et, maintenant, Mauclair peut distinguer ses traits. Blonde, la taille fine, avec de grands yeux songeurs, une teinte de mélancolie répandue sur tout son visage, elle semble chercher à terre, fouillant l'herbe du bout de son ombrelle.

L'inconnue est si absorbée dans cette recherche qu'elle arrive en face de Mauclair sans l'avoir aperçu.

— Vous avez perdu quelque chose, madame? demande l'artiste en se découvrant; ne serait-ce point ce carnet?

Le premier incident qui marqua clairement le désaccord de Germaine avec son mari. Son amour-propre exagéré, sa coquetterie furent charmés des attentions dont elle était l'objet de la part du jeune homme. Et elle eut vite remarqué qu'il avait les dehors plus brillants que Julien, bien qu'à tout prendre ils fussent loin d'être égaux; les qualités de Julien étaient sérieuses, et M. de Ménéstreaux cachait sous une frivole gaieté de renouer la fausseté et la froideur d'un caractère profondément égoïste.

Déjà Germaine s'éloignait de Julien. Celui-ci, dont le cœur n'était pas sans inquiétudes et sans troubles, ne s'aperçut point qu'entre sa femme et lui tous les jours se creusait comme une sorte de seconde vie, étrangère à leur existence apparente, toute remplie de préoccupations dont l'aveu les eût fait rougir.

Et, sans arrière-pensée, simplement parce que, comme beaucoup d'être aimants, il avait besoin d'être entouré d'affections, il rechercha Valérie.

A ce foyer discret dont il avait méconnu l'amour, il réchaufferait son cœur endolori; il rêva d'une entente des deux âmes, sans l'échange d'aucunes paroles; ils se comprendraient; la tante, si elle avait gardé rancune, devait avoir pardonné depuis longtemps; elle l'aimait assurément toujours. Elle saurait vite deviner combien étaient vrais les regrets du jeune homme dont l'erreur restait sans remède. Elle le plaindrait dans son âme indulgente. Et ce serait, ainsi, très-doux de vivre.

Julien n'avait jamais cessé de donner à Valérie des témoignages de son amitié. Depuis le jour surtout où le hasard lui avait livré son secret, il avait éprouvé pour elle une

tendre amitié. Il avait redoublé d'attentions pour faire oublier le choix dont elle souffrait. Et, peu à peu, il avait vu revenir, sur ce visage, la sérénité disparue.

Habitée à ces témoignages, Valérie ne put s'apercevoir, dans les premiers temps, qu'ils avaient pour ainsi dire changé de nature, sans cesser d'être aussi respectueux. Jadis Julien compatissait à la déconvenue de son cœur. A présent, craintif et presque honteux, il semblait supplier Valérie de ne point le repousser, de le recevoir et de l'encourager au contraire.

Ce fut Valérie, sans y songer et le plus innocemment du monde, qui provoqua l'explication suprême.

Elle remarquait bien, depuis quelque temps, que Julien ne paraissait plus aussi heureux. Le pli de son front, un regard soucieux, la recherche de la solitude, des rêveries silencieuses, le soin constant d'éviter tout ce qui pourrait le distraire, indiquaient chez lui une tristesse intime dont la tante essayait de déterminer la raison. Elle l'interrogea, certain jour où ils se trouverent l'un auprès de l'autre, sur la terrasse de Chantepleure, écoutant les voix lointaines de la meute qui chassait le sanglier dans les fourrés de l'Echina.

Des coups de vent rapprochaient parfois les voix comme si les chiens eussent été dans le parc même de Chantepleure, et tout-à-coup les raffles les éloignaient, les emmenaient si loin, si loin, qu'on eût dit une chasse fantastique, entendue en rêve et venant des profondeurs inconnues de la forêt des Ardennes.

Julien dit :

— Les sangliers étaient dans les fonds marécageux du Trou-aux-Biches. Le garde de

la vagemestre de la brigade venait d'apporter le courrier du matin.

— Tiens! fit le général en décachetant une lettre, l'écriture de Weber!... Il sera ici dans une heure!... Un rude colonel, Weber, n'est-ce pas, Sidney?

L'officier d'ordonnance appuya les paroles du grand chef d'un geste de haute approbation, puis le général appela :

— Antoine!

— Présent!

— J'ai un invité à déjeuner ce matin.

Les deux amis sortaient de table et j'entendais, venant de l'escalier, leurs grosses voix sonores, leurs éclats de rire joyeux; ils entrèrent au bureau et le général griffonna des signatures.

— Alors, fit-il en brusquant un paraphe, c'est à Frœschwiller que ce pauvre Lenty est resté?... Etait-il drôle! Quel bon garçon! Nous a-t-il amusés le jour de sa nomination de lieutenant, au camp de Châlons!... Et le petit Dussour? et son ami Desbordes?

— Tués tous deux au Tonkin!

— Et Laville?

— Jamais revenu du Sénégal!

Il y eut un silence.

— Oui, mon cher, reprit le colonel, les anciens, les braves anciens, je les cherche!... Nous avons rudement serré les rangs!... Et c'étaient les bons, ceux qui sont partis; ils croyaient comme nous à toutes les belles choses, à l'honnêteté parce qu'ils étaient honnêtes, à l'amitié parce qu'ils furent dévoués et bons. Il paraît qu'aujourd'hui ce sont des babioles, tout ça! Nous ne sommes pas dans le mouvement, nous retardons trop, mon vieux!

Le général jeta son cigare qui charbonnait, et fixant tout-à-coup le calendrier :

— Tu vois cette date : 26 juillet... Eh bien! il y a juste trente-huit ans que mon ami, mon meilleur ami, est mort... Oh! le temps ne fait rien!... Le temps! nous le chargeons de nos regrets, de nos larmes! et il emporte tout!... Il a bon dos!

Le général était devenu nerveux.

— Weber, reprit-il, je ne t'ai jamais raconté?... Non, n'est-ce pas?... Alors, voilà!

II

« J'ai fait mes études comme interne au lycée Louis-le-Grand. Le dernier élève de la classe depuis la huitième, c'était moi, toujours! Je n'avais qu'un prix tous les ans : le prix de gymnastique. Ma famille était désespérée, comme tu penses, mais je te prie de croire que je ne fus pas un paresseux mélancolique. En récréation, je triomphais à tous les jeux. Mon père, gentilhomme très-campagnard, ne quittait jamais son château, et je passais mes vacances à courir, à chasser, à monter à cheval.

» Aussi, au mois d'octobre, le vieux lycée avec ses murs noirs me semblait une prison; j'y étouffais! Mon unique distraction, tout mon plaisir, consistait à faire enrager les maîtres d'étude. Les professeurs ne m'interrogeant plus, j'étais classé « cancre », et déjà s'agitait la grave question de me mettre à la porte.

» Je me souviens très-bien. J'étais en seconde. Il y avait cours d'histoire ce jour-là, et, à notre entrée en classe, nous trouvâmes le proviseur en conversation avec le professeur. Le Bouleau (pardon! le proviseur!... Devenons poli!), après avoir agité son lorgnon suivant un geste coutumier, nous annonça l'arrivée d'un « nouveau ».

— Je tiens à vous prévenir, messieurs, que ce nouvel élève aurait pu entrer en rhétorique; les meilleurs sujets auront donc fort à faire s'ils veulent conserver les premières places.

» Ensuite, baissant un peu la voix, et s'adressant presque familièrement au professeur :

— Dame! vous savez... de bonnes humanités... classes très-importantes... surtout pour ce jeune homme... Il se destine à l'enseignement, n'a suivi jusqu'ici aucun cours véritablement sérieux... Un vieil oncle lui a donné des leçons... Cependant, a obtenu le n° 1 au concours de la bourse...

— Ah! reprit-il tout haut en s'adressant à la classe, je dois vous dire que le nouvel élève est bossu. Que ce ne soit pas là motif à brimades. Je le recommande, au contraire, à votre bienveillance.

» Puis, ayant fait décrire à son lorgnon, avec une rapidité inoubliable, un certain nombre de cercles concentriques, le proviseur toussa, salua le professeur d'un petit coup de tête rapide, et sortit; mais, rouvrant aussitôt la porte :

— J'avais oublié de vous dire le nom du nouvel élève... Il s'appelle Montuclas... Monsieur Mon-tu-clas!

— Il est complet! me souffla mon voisin : boursier! ses parents n'ont pas le sou! bossu! et il s'appelle Montuclas!... Est-il permis de s'appeler Montuclas?... En voilà un nom, Montuclas!

» Le lendemain, l'arrivée du « nouveau » fut saluée par un éclat de rire homérique.

» Non-seulement le pauvre diable était bossu, mais encore d'une laideur! De longues jambes grêles, vraies pattes de faucheur, surmontées d'un torse difforme, du milieu duquel émergeait, non pas d'aplomb, mais de travers, une tête en pain de sucre, et sur le crâne, en accent aigu, une sorte de toupet de clown. Figure-toi une mince touffe de cheveux, menaçante, d'une vague couleur crème et d'une légèreté de duvet! Et puis, un air!...

» Aussitôt, avec une grande aménité, le professeur l'interrogea :

— De quel pays êtes-vous, mon ami?

— Montuclas, monsieur!

Les rires de nouveau éclatèrent, cependant que, troublé, perdant la tête, le pauvre garçon bafouillait ridiculement. Il paraissait idiot. Ce fut bientôt une « scie » persistante qui le poursuivait sans relâche.

— De quel pays es-tu? Montuclas! Com-

13. — FEUILLETON DU SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DU « PETIT PARISIEN »

TANTE BERCEUSE

VII. — (Suite.)

Les premiers mois d'un mariage se passent en un rêve, très-loin de la terre, et ce n'est que lorsqu'on se retrouve aux prises avec la réalité de tous les jours, avec ses tiraillements et ses accidents imprévus, que la vérité de la vie apparaît.

Grandier fut effrayé de sa découverte. Il tombait de très-haut dans une déception cruelle, et la chute fut d'autant plus lourde qu'ayant aimé sérieusement, d'un amour solide et sain, il vit tout-à-coup s'allonger devant lui l'interminable route monotone d'une existence en commun que n'enchantait aucune tendresse. Son imagination, coupable de tant de faux rêves, creva comme ces ballons que dégonfle l'épingle capricieuse d'un enfant.

Il en resta un moment tout étourdi. Quand il reprit un peu de calme et qu'il jeta un regard en arrière sur les deux dernières années écoulées, il se dit :

— J'ai manqué ma vie : c'est Valérie que j'aurais dû épouser.

Mais avec l'amour le cœur ne raisonne pas. Seulement, à partir de ce jour, parfois Julien se souvint plus d'une fois de la scène de jadis, dans la coupe des grands chênes, quand la douce tante ne pouvait retenir ses larmes en écoutant le récit qu'il faisait de son amour.

L'arrivée de M. de Ménéstreaux dans le pays

de Ménéstreaux avait fait le pied le matin et avait repéré des brisées tout autour de la Combe. Les chiens ont attaqué là. Comme la refuite est par les bois de Chantepleure, il est bien possible que la chasse vienne de notre côté...

Et, tout-à-coup :

— Tenez, regardez, dans le fond de l'allée, vers le Roc!...

Distraitement, Valérie regarda : cinq ou six bêtes rousses, rondes comme des boules, traversaient l'avenue d'un bond énorme et se rembauchaient dans les gaulis qui descendent jusqu'à la rivière.

— Ils vont se faire battre là, dit Julien. Le bois est impénétrable avec ses broussailles et ses épines. Ils ne sortiront plus.

Puis, il parut s'absorber et garda le silence.

Des chasseurs surgirent, appuyant les chiens; il y eut successivement M. de Ménéstreaux, M. de Lespérat, des châtelains des environs; puis, les chiens se turent, en défiant...

Valérie demanda :

— Est-ce que vous avez des motifs de tristesse, monsieur Grandier?

— Pourquoi donc, mademoiselle? fit Julien avec un soubresaut et comme réveillé brusquement.

— Il me semble avoir remarqué que vous êtes préoccupé depuis longtemps; vous qui aimez la chasse avec passion, vous n'accompagnez même plus M. de Lespérat.

— C'est vrai, je préfère rester au château... — Plutôt que de suivre Germaine qui, elle, au contraire, est prise d'un goût très-vif pour ce sport auquel cependant elle n'était guère habituée?

(A suivre.)

Julien dit :

— Les sangliers étaient dans les fonds marécageux du Trou-aux-Biches. Le garde de

la vagemestre de la brigade venait d'apporter le courrier du matin.

— Tiens! fit le général en décachetant une lettre, l'écriture de Weber!... Il sera ici dans une heure!... Un rude colonel, Weber, n'est-ce pas, Sidney?

L'officier d'ordonnance appuya les paroles du grand chef d'un geste de haute approbation, puis le général appela :

— Antoine!

— Présent!

— J'ai un invité à déjeuner ce matin.

Les deux amis sortaient de table et j'entendais, venant de l'escalier, leurs grosses voix sonores, leurs éclats de rire joyeux; ils entrèrent au bureau et le général griffonna des signatures.

— Alors, fit-il en brusquant un paraphe, c'est à Frœschwiller que ce pauvre Lenty est resté?... Etait-il drôle! Quel bon garçon! Nous a-t-il amusés le jour de sa nomination de lieutenant, au camp de Châlons!... Et le petit Dussour? et son ami Desbordes?

— Tués tous deux au Tonkin!

— Et Laville?

— Jamais revenu du Sénégal!

Il y eut un silence.

— Oui, mon cher, reprit le colonel, les anciens, les braves anciens, je les cherche!... Nous avons rudement serré les rangs!... Et c'étaient les bons, ceux qui sont partis; ils croyaient comme nous à toutes les belles choses, à l'honnêteté parce qu'ils étaient honnêtes, à l'amitié parce qu'ils furent dévoués et bons. Il paraît qu'aujourd'hui ce sont des babioles, tout ça! Nous ne sommes pas dans le mouvement, nous retardons trop, mon vieux!

Le général jeta son cigare qui charbonnait, et fixant tout-à-coup le calendrier :

— Tu vois cette date : 26 juillet... Eh bien! il y a juste trente-huit ans que mon ami, mon meilleur ami, est mort... Oh! le temps ne fait rien!... Le temps! nous le chargeons de nos regrets, de nos larmes! et il emporte tout!... Il a bon dos!

Le général était devenu nerveux.

— Weber, reprit-il, je ne t'ai jamais raconté?... Non, n'est-ce pas?... Alors, voilà!

II

« J'ai fait mes études comme interne au lycée Louis-le-Grand. Le dernier élève de la classe depuis la huitième, c'était moi, toujours! Je n'avais qu'un prix tous les ans : le prix de gymnastique. Ma famille était désespérée, comme tu penses, mais je te prie de croire que je ne fus pas un paresseux mélancolique. En récréation, je triomphais à tous les jeux. Mon père, gentilhomme très-campagnard, ne quittait jamais son château, et je passais mes vacances à courir, à chasser, à monter à cheval.

» Aussi, au mois d'octobre, le vieux lycée avec ses murs noirs me semblait une prison; j'y étouffais! Mon unique distraction, tout mon plaisir, consistait à faire enrager les maîtres d'étude. Les professeurs ne m'interrogeant plus, j'étais classé « cancre », et déjà s'agitait la grave question de me mettre à la porte.

» Je me souviens très-bien. J'étais en seconde. Il y avait cours d'histoire ce jour-là, et, à notre entrée en classe, nous trouvâmes le proviseur en conversation avec le professeur. Le Bouleau (pardon! le proviseur!... Devenons poli!), après avoir agité son lorgnon suivant un geste coutumier, nous annonça l'arrivée d'un « nouveau ».

— Je tiens à vous prévenir, messieurs, que ce nouvel élève aurait pu entrer en rhétorique; les meilleurs sujets auront donc fort à faire s'ils veulent conserver les premières places.

» Ensuite, baissant un peu la voix, et s'adressant presque familièrement au professeur :

— Dame! vous savez... de bonnes humanités... classes très-importantes... surtout pour ce jeune homme... Il se destine à l'enseignement, n'a suivi jusqu'ici aucun cours véritablement sérieux... Un vieil oncle lui a donné des leçons... Cependant, a obtenu le n° 1 au concours de la bourse...

— Ah! reprit-il tout haut en s'adressant à la classe, je dois vous dire que le nouvel élève est bossu. Que ce ne soit pas là motif à brimades. Je le recommande, au contraire, à votre bienveillance.

» Puis, ayant fait décrire à son lorgnon, avec une rapidité inoubliable, un certain nombre de cercles concentriques, le proviseur toussa, salua le professeur d'un petit coup de tête rapide, et sortit; mais, rouvrant aussitôt la porte :

— J'avais oublié de vous dire le nom du nouvel élève... Il s'appelle Montuclas... Monsieur Mon-tu-clas!

— Il est complet! me souffla mon voisin : boursier! ses parents n'ont pas le sou! bossu! et il s'appelle Montuclas!... Est-il permis de s'appeler Montuclas?... En voilà un nom, Montuclas!

» Le lendemain, l'arrivée du « nouveau » fut saluée par un éclat de rire homérique.

» Non-seulement le pauvre diable était bossu, mais encore d'une laideur! De longues jambes grêles, vraies pattes de faucheur, surmontées d'un torse difforme, du milieu duquel émergeait, non pas d'aplomb, mais de travers, une tête en pain de sucre, et sur le crâne, en accent aigu, une sorte de toupet de clown. Figure-toi une mince touffe de cheveux, menaçante, d'une vague couleur crème et d'une légèreté de duvet! Et puis, un air!...

» Aussitôt, avec une grande aménité, le professeur l'interrogea :

— De quel pays êtes-vous, mon ami?

— Montuclas, monsieur!

Les rires de nouveau éclatèrent, cependant que, troublé, perdant la tête, le pauvre garçon bafouillait ridiculement. Il paraissait idiot. Ce fut bientôt une « scie » persistante qui le poursuivait sans relâche.

— De quel pays es-tu? Montuclas! Com-

Julien dit :

— Les sangliers étaient dans les fonds marécageux du Trou-aux-Biches. Le garde de

la vagemestre de la brigade venait d'apporter le courrier du matin.

— Tiens! fit le général en décachetant une lettre, l'écriture de Weber!... Il sera ici dans une heure!... Un rude colonel, Weber, n'est-ce pas, Sidney?

L'officier d'ordonnance appuya les paroles du grand chef d'un geste de haute approbation, puis le général appela :

— Antoine!

— Présent!

— J'ai un invité à déjeuner ce matin.

Les deux amis sortaient de table et j'entendais, venant de l'escalier, leurs grosses voix sonores, leurs éclats de rire joyeux; ils entrèrent au bureau et le général griffonna des signatures.

— Alors, fit-il en brusquant un paraphe, c'est à Frœschwiller que ce pauvre Lenty est resté?... Etait-il drôle! Quel bon garçon! Nous a-t-il amusés le jour de sa nomination de lieutenant, au camp de Châlons!... Et le petit Dussour? et son ami Desbordes?

— Tués tous deux au Tonkin!

— Et Laville?

— Jamais revenu du Sénégal!

Il y eut un silence.

— Oui, mon cher, reprit le colonel, les anciens, les braves anciens, je les cherche!... Nous avons rudement serré les rangs!... Et c'étaient les bons, ceux qui sont partis; ils croyaient comme nous à toutes les belles choses, à l'honnêteté parce qu'ils étaient honnêtes, à l'amitié parce qu'ils furent dé

ment t'appelles-tu? Bosco!

» Bosco, c'est cela!...
» Le nom lui resta!

» Dans la cour, avec l'air d'un chien perdu, il glissait humblement le long des murs son pauvre corps contrefait qu'il aurait tant voulu cacher!

» — Allons, ôte-toi de là, Bosco, ta bosse me cache mon soleil!
» Un matin, nous jouions à la « balle aux chassours », et Bosco, enfermé dans un cercle d'écruevés, servait de cible. Il ne disait rien, mais parfois une larme roulait le long de sa joue. Je trouvais qu'on était lâche à la fin!

» — En voilà assez! m'écriai-je. Vous allez laisser Bosco tranquille! Le premier qui l'embête aura affaire à moi!
» L'argument était sans réplique; j'avais des bras énormes, des poings monstrueux; le tout, je te prie de croire, beaucoup moins paresseux que mon cerveau!

» En ce temps-là, ma nullité s'accroissait; les punitions pleuvaient dru comme grêle.
» Cependant, il faut te dire que depuis l'incident de la récréation, on respectait Bosco, — car j'exigeais que Bosco fût respecté, — et mon protégé, s'étant montré beaucoup moins sot qu'il n'en avait l'air, avait pris hardiment la tête de la classe.

» Un matin, il me tombe huit cents vers à copier. Mon pensum devait être achevé le soir même sous peine d'être expulsé définitivement. J'étais dans l'obligation de veiller. A la sortie du réfectoire, au lieu d'aller me coucher comme les condisciples, je me rends donc à la salle d'études. Mais, en ouvrant mon pupitre, j'aperçois très en évidence mon pensum fait, achevé! Pas de doute: Bosco me témoignait sa reconnaissance.

» Comment t'expliquer cela? A partir de ce jour, Bosco et moi fûmes amis. D'ailleurs, une sympathie inexplicable m'attirait vers ce garçon si intelligent, si bon, d'une bonté dont tu n'as pas idée! Ce corps grotesque cachait un cœur merveilleux, et je devins son confident unique. Son jugement était celui d'un homme que la douleur aurait mûri et non aigri. Il avait des idées très-arrêtées sur chaque chose, et son esprit fin, subtil, trouvait toujours une comparaison exacte, inventait des images en relief, soulignées d'un mot drôle, quelquefois vif, jamais méchant. Les phrases paraissaient sortir toutes faites de sa bouche comme d'un moule admirable. C'était un régal de l'entendre, car il avait un timbre de voix charmant, d'une douceur exquise.

» Pour éviter des punitions, il fit mes devoirs. Quand il prévoyait que je pourrais être interrogé, il me racontait la leçon, et bon gré mal gré me l'entraînait dans la tête. Bientôt, ne se contentant plus de faire mes devoirs, il me les expliqua.

» Insensiblement, je me piquai d'amour-propre, et moi qui acceptais sans vergogne une parfaite réputation de cancre, j'aurais rougi de passer à ses yeux pour un sot. Il eut enfin raison de ma paresse, et un matin, après avoir reçu ses encouragements et ses conseils, je me mis résolument à la besogne. Mes professeurs ne comprirent rien à cette conversion, et ma famille fut ravie. A la fin de l'année scolaire, mon nom fut prononcé six fois: quatre prix — y compris celui de gymnastique — et deux accessits. Ma mère pleura de joie.

» — Je te félicite, me dit mon père presque aussi ému; je t'achèterai un pur-sang.

» — Vos compliments, lui répondis-je, reviennent de droit à l'ami dont je vous ai si souvent parlé. Voulez-vous me faire un grand plaisir? Permettez-moi de l'inviter à passer une quinzaine de jours au château.

» — Mais certainement! c'est une excellente pensée! Présente-nous donc ce garçon! Je tiens à le prier moi-même de venir nous voir!

» Alors, houleulant des chaises, tout joyeux je courus vers Bosco. Il avait des livres et des couronnes à ne savoir où les mettre, sous son bras, sur ses genoux, à côté de lui, par terre! Son vieil oncle n'avait pu venir, parce que le voyage aurait coûté trop gros pour sa bourse. Le pauvre garçon était seul. La joie des autres lui faisait mal.

» — Allons, m'écriai-je, viens saluer ma famille! C'est décidé! Tu viendras chez nous passer les vacances!
» L'accueil fut plutôt froid: il était si laid!
» — J'espère, me dit ma plus jeune sœur à l'oreille, que tu renonceras à nous amener ton chimpanzé!
» Les mois d'août et de septembre se passèrent, et il ne fut plus question de Bosco. Sa

présence, je l'avais senti, aurait vivement contrarié ma mère et mes sœurs, qui faisaient la pluie et le beau temps à la maison. Moi-même, je n'osais lui écrire, ne pouvant tenir ma promesse.

III

« Octobre vint, — continua le général, — et le jour de la rentrée, au lieu de courir au-devant de mon ami, je cherchais presque à l'éviter... J'avais honte... N'allait-il pas me reprocher mon ingratitude?... Cependant, je l'aperçus bientôt, montant les escaliers de la lingerie avec sa petite malle noire, que son vieil oncle l'aidait à porter. Pas lourde, la malle de Bosco! Mais le vieil oncle devait être asthmatique, et comme tous deux s'arrêtaient pour reprendre haleine, il me vit aussitôt et, d'un brusque élan, vint se jeter à mon cou... Bon ami! il ne m'en voulait pas, mais une jeunesse dépourvue de l'avance de tous les prestiges. Il entrevoyait les bornes de la sphère dans laquelle il lui serait permis de se mouvoir.

» — Que veux-tu que je fasse plus tard, me disait-il, fabriqué comme je suis? Professeur? Mes élèves se moqueront de moi!
» Et plus bas, il ajoutait:
» — Personne ne m'aimera! Et, cependant, se dévouer, souffrir pour ceux qui vous aiment, c'est la vie cela! Mon bon oncle m'aime bien, lui; mais il est vieux, déjà malade!... Il y a aussi toi!... Toi, tu es jeune!
» Et il reprenait, avec des larmes dans la voix:

« — Aimer, être aimé, connaître les joies d'un amour partagé et le bonheur d'une union intime et tendre, c'est l'irrésistible penchant de chacun, parce que c'est le vœu de la nature! Ce penchant, nul n'entreprend de le refouler, de le vaincre, sans se vouer à un long supplice! Tel est pourtant mon sort, celui réservé à tout être difforme, celui justement en qui de longues et secrètes amertumes ont aiguë le besoin d'affection!

» — Voyons, tais-toi! répliquais-je; ne suis-je pas ton ami?
» — Si, je sais, tu es mon ami! Mais, vois-tu, tu as tort: je porte malheur! Tous ceux qui m'aimaient sont morts!

» Son affection avait quelque chose de maladif; c'était comme une tendresse inassouvie, dont le trop-plein débordait.

» Deux années s'écoulèrent, au cours desquelles notre amitié ne fit que grandir. Je fus très-bon élève. Reçu bachelier, je me préparais aux examens de Saint-Cyr, et mon ami venait de subir avec grand succès son examen de licencié ès-lettres. Il attendait un poste de professeur.

» Nous allions nous séparer. Notre vie bifurquait. Il cachait sa tristesse, plaisantait même avec une verve inaccoutumée, mais sa nervosité s'accroissait tous les jours.

» Le mois de juillet touchait à sa fin; il faisait une chaleur torride, et, pour la dernière fois de l'année, on nous avait conduits à la baignade, près de Charenton.

» Bosco ne se baignait point; son pauvre corps difforme n'aurait pu supporter l'épreuve du costume. Mais, moi, j'étais un maître nageur. D'ailleurs, tu sais, j'adore l'eau! J'y passerais des journées entières, et je plongeais et replongeais avec délices. Pendant une minute, quelquefois pendant une minute et demie, je disparaissais, puis je venais à la surface prendre haleine, et je replongeais encore.

» Sur la berge, j'apercevais quelquefois Bosco, blême, le regard anxieux fixé sur moi. Je m'amusais presque de ses angoisses; c'est si bon de sentir quelqu'un qui veuille bien trembler pour nous! Ce jour-là, je fis mille prouesses.

» Enfin, l'heure de partir arriva.
» — Bosco? dis-je en rejoignant ma cabine, où est Bosco?

» Je l'appelai de toutes mes forces. Rien! J'avais mes condisciples, le surveillant.

» — Bosco?... mais il était là tout-à-l'heure! déclarèrent-ils.

» Soudain, une pensée horrible me traversa l'esprit:

» — Bosco noyé!... Ne me voyant plus réapparaître, il se sera précipité à mon secours!
» Alors, je plongeai, je plongeai! Combien de fois? Je ne sais plus! Les yeux bien ouverts, comme à travers une gaze diaphane et verdâtre, je voyais les petits cailloux dorés qui paraissaient s'agiter au fond de l'eau. J'étais à bout de souffle, lorsque je sentis

quelque chose de glissant floter au-dessus de moi, en me frôlant l'épaule.

» D'un coup de jarret vigoureux, je remonta à la surface et plongeai à nouveau.

» Deux minutes après, j'arrivais sur la rive, tirant par le bras le cadavre de mon pauvre ami.

» Oh! ce corps froid, ces yeux vitreux et fixes, cette bouche convulsée avec un peu d'écume!... »

Henry FRICHET.

NOS GRAVURES

Effroyable Exécution!

LE SUPPLICE DU GARROT EN ESPAGNE

Une double exécution à mort vient d'avoir lieu en Espagne, dans des conditions particulièrement tragiques.

C'est à Cervera, sur le haut Ebre, que la scène s'est passée.
Il s'agissait d'exécuter la sentence capitale prononcée contre un homme et une femme condamnés pour assassinat: Lucio Alvarez et Catalina Muñoz, sa complice.

On sait qu'en Espagne les criminels sont soumis à la peine du garrot. Cet instrument se compose d'une poutre verticale au pied de laquelle est fixée une sellette où le patient est assis et ligotté, puis d'un carcan qu'on peut serrer brusquement à l'aide d'une manivelle. Un tour suffit pour briser instantanément les vertèbres cervicales du condamné.

Lucio Alvarez fut donc amené dans une charrette, avec sa compagne, sur le lieu du supplice, où la foule se pressait déjà.

Ils étaient, suivant la coutume, couverts tous les deux du froc noir des condamnés à mort.

On fit d'abord descendre Lucio, qui paraissait calme et souriait même avec un certain cynisme.

Le bourreau et trois aides le hissèrent sur l'échafaud, le ligottèrent sur la sellette, puis lui passèrent le carcan au cou.

L'exécuteur était à son poste, prêt à tourner la terrible manivelle, lorsque Lucio, épouvanté, brisa ses liens d'un effort surhumain et parvint à dégager sa tête en jetant des cris désespérés.

Les quatre hommes se précipitèrent sur le malheureux et le saisirent par les bras et les jambes pour le rattacher au poteau, mais Lucio se débattait avec rage; il lançait des coups de pied et des coups de poing furieux à ses adversaires, les mordait au hasard, en poussant des hurlements de bête qu'on égorge.

On parvint pourtant à le remettre sur la sellette, mais cinq fois de suite il s'en échappa avec une fureur et un acharnement aussi désespérés.

Cette lutte dura cinquante-cinq minutes, jusqu'au complet épuisement du malheureux qui, à demi-mort de frayeur, fut enfin attaché et exécuté.

L'autre condamnée se laissa exécuter avec résignation.

Prisonniers Anglais conduits à Prétoria

Notre gravure représente un convoi de prisonniers anglais arrivant à Prétoria.
On sait que le total des disparus atteint depuis le commencement de la campagne un chiffre considérable.

Les soldats de la Reine n'ont pas l'esprit militaire des autres grandes armées européennes; beaucoup de bataillons se disloquent au feu, et cette guerre meurtrière est surtout remarquable par le nombre d'officiers anglais tués devant l'ennemi à la tête de leurs troupes.

Chez les Boërs, les Anglais sont fort bien traités; ils sont nourris comme leurs ennemis. Il ne leur manque que la liberté et... l'annonce d'une victoire de leurs compatriotes. Ils l'attendront longtemps!

RÉCRÉATIONS ET JEUX D'ESPRIT

N° 615. — MOTS EN CARRÉ

Une couleur ni deuil, ni joie.
Aux lèvres le bonheur l'envoie.
En Espagne on trouve mon Trois.
Mon Quatre est une ville en France,
Et vous le possédez cinq fois.
Lecteur, cherchez avec patience.

SOLUTIONS

N° 614. — MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE

CON VI VE
VI SI TE
VE TE MENT

Les abonnements au Supplément Illustré du Petit Parisien sont reçus à la Direction, rue d'Enghien, 18: — un an, 4 fr. 50; six mois, 2 fr. 25; trois mois, 1 fr. 50.

DES PAROLES ENCOURAGEANTES

« Vous m'avez sauvé la vie, et je n'hésite pas à le proclamer. » Voilà ce qui s'appelle parler juste. Quand quelqu'un vous est redevable d'un tel service, il est tenu à le reconnaître, même s'il ne peut s'acquitter envers vous de la dette qu'il a contractée.

« Sans vous, ajoute notre correspondant, il y a longtemps que je ne serais plus de ce monde. Il y a environ deux ans, je tombai si dangereusement malade que l'on crut que je ne guérirais jamais. Je souffrais beaucoup de la poitrine. Je toussais sans cesse, la nuit surtout, ce qui m'empêchait de fermer l'œil. Il m'arrivait parfois de cracher le sang et même de le vomir. Je ne mangeais presque plus rien. J'étais devenu très maigre et mon visage était jaune comme de la cire. Tout travail m'était devenu impossible. A peine pouvais-je faire quelques pas dans ma chambre. Les reins et le dos me faisaient bien mal, et j'avais aussi une très forte constipation. Les médecins n'ayant pu me guérir, j'étais plongé dans le désespoir. Du reste mes propres parents me considéraient comme perdu.

« Comme je n'avais guère que 21 ans, vous comprenez facilement combien je devais me lamenter de mon triste sort. Si mon mal était la phthisie, comme il en avait tout l'air, alors il n'y avait plus rien à faire qu'à me résigner. J'étais dans cette fâcheuse position lorsque ma mère rentra un jour avec un petit livre qu'un homme lui avait remis en passant devant chez nous. Je me mis à le lire, et voici ce qui résulta de ma lecture: une heure après on aurait pu voir ma mère se rendant en toute hâte chez le pharmacien pour en rapporter un flacon de Tisane américaine des Shakers, c'est-à-dire le remède préconisé par la petite brochure qui contenait en outre des attestations de personnes que la Tisane avait guéries lorsqu'elles étaient aussi malades que moi. Quelques jours après avoir fait usage de ce remède je ressentis une amélioration qui me surprit bien joyeusement. La toux diminua et les crachements de sang disparurent. Je sentis ma poitrine se dégager. Je demandais sans cesse à manger. Bientôt les forces me revinrent. Un mois après je reprenais mon travail. Depuis ce temps-là ma santé a toujours été excellente. Vous êtes libre de publier ma lettre, si vous le jugez à propos, dans l'intérêt de tous ceux qui souffrent en France, dont un grand nombre sont encore au printemps de la vie et qu'une mort prématurée menace d'emporter. » (Signé) Elie Cyrille fils, 19, rue de la Croix-de-Fer, Rouen (Seine-Inférieure), le 2 juin 1898.

La signature ci-dessus a été légalisée par M. Levillain, adjoint au maire de Rouen.

POUR NOS ENFANTS

Constituer à un enfant une dot au moyen de versements annuels qui ne seront payés que pendant la vie du père, de telle sorte que dans le cas où celui-ci viendrait à mourir après le paiement d'une seule prime le capital n'en serait pas moins payé à l'enfant s'il était vivant à l'échéance du contrat, tel est le but atteint par la combinaison nouvelle pratiquée par la Nationale-Vie sous le nom d'assurance dotale.

Un père, âgé de vingt-neuf ans, qui veut assurer dans ces conditions à son enfant âgé de un an le paiement à sa majorité d'une dot de 10.000 francs, devra verser à la Nationale une prime annuelle de 381 francs.

Il suffirait de porter la prime à 405 francs, soit une minime augmentation de 24 francs, pour stipuler le remboursement de toutes les primes payées dans le cas où l'enfant viendrait à mourir avant le terme de l'assurance.

Renseignements gratuits et confidentiels: au siège social, 18, rue du Quatre-Septembre, Paris. Agents généraux dans tous les arrondissements de France.

Différents du Corps

Déviation de la taille, de la tête, du cou et de la colonne vertébrale, gibbosité dorsale, lordose lombaire, abaissement des épaules, dos rond et voûté, déviation des genoux, des chevilles et des tibias, coraxie, hémiplegie, mal de Pott, paralysie infantile, ankyloses des bras et des jambes, pieds bots, pieds plats et toutes les maladies de la moelle et des os, sont immédiatement combattus et vite guéris par les appareils nouveaux et perfectionnés de M. CLAVERIE, ingénieur-orthopédiste breveté, 234, Faubourg St-Martin, à Paris, qui envoie son grand Catalogue gratis et avec discrétion à toutes les personnes qui le demandent.

Nous recommandons particulièrement les CORSETS REDRESSEURS contre les déviations de la taille, les CORSETS DE MAINTIEN pour Jeunes Filles, les Bretelles de soutien, les Bras et Jambes artificiels, Béquilles, Cannes, Gouttières, etc.

GUERISON sûre et rapide, même en travaillant, de toutes les Plaies variqueuses ou de mauvaise nature, ulcères, eczéma, dartres, boutons, démangeaisons et toutes les maladies de la peau, par le traitement du Docteur WOLF, qui est envoyé gratis et franco à ceux qui le demandent à M. PASSEMIEX, 45, r. des Fables, Bordeaux. Depot à Paris chez GIRAND, Pharm., 217, Rue Lafayette.

Le Vin Désiles Cordial Régénérateur TOUTES PHARMACIES

BEAUTYGENE MAIGRIR
réduire les HANCHES, affaiblir le VENTRE, avoir la TAILLE Fine et Svelte, Faire une cure avec le **THE BEAUTYGENE** DU DOCTEUR DE SARINE
C'est l'amaigrissement naturel par les Plantes qui enrichissent la graisse en fibres, sans nuire à la Santé et sans régime. L'EMBOÛLEMENT disparaît; la CHAIR devient FERME SUCCÈS ASSURÉ
Expédition sans marque extérieure contre mandat de 5 fr. à la Pharmacie REZALL, Rue de Provence, 71, Paris. — Brochure Franco.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailliable de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.
Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

SCROFULE grandes Eruptions de la peau, Gomme, etc., guéries par le Sirop RAIFORT-IODE du Dr J. BUCI. Prix: le fl. 3 fr. — Franco, fr. 3.50. — 22 et 19 R. DROUOT, PARIS.

CAPSULES de Quinine de Pelletier
INVENTEUR DE LA QUININE
Elles sont souveraines pour combattre les rhumes, la grippe, l'influenza, les migraines, névralgies, et en général les accès fébriles qui se manifestent au début de toutes les maladies.
UNE CAPSULE est plus active qu'un grand verre de quinquina.
Exiger le nom PELLETIER sur chaque Capsule. (PILULES)
Prix moyen: 4 fr. le gramme en 10 Capsules.
Pharmacie VIAL, 20, rue de Châteaudun, Paris.

2 MILLIERS DE GUÉRISONS
rapides et radicales obtenues dans les cas les plus rebelles avec le nouveau traitement **Dépuratif-Végétal-Antiseptique, Digestif et Inoffensif: PILULES et POMMADÉ LARCADE de TARBES** (165 mandats-poste) prouvent la plus heureuse découverte de ce jour (5 médailles d'Or) contre les Eczéma, Pelade, Dartres, Chute de Cheveux, Pellicules, Démangeaisons, Psoriasis, Acné, Herpès, Syphilis, Boutons, Taches de Rousset, Glandes, Rhumatismes, Plaies aux Jambes, Hémorroïdes, Tumeurs, Cancer, maladies contagieuses et tous les vices du sang. — Résultats inespérés dès les premiers jours. Brochure et Renseignements gratuits. Ecrire: LARCADE, Pharm.—Chir., Tarbes (Hautes-Pyrénées).

OUTILS pour AMATEURS et INDUSTRIE
FOURNITURES générales pour DÉCOUPAGE. — Catalogue illustré (plus de 1.000 fig.) envoie 0.60. M. LELLE, 42, R. Lafayette, PARIS.

Pianos-Crédit
Pleyel, Erard, Bord, Gaveau, Thibout, etc., payables en TROIS ans
Maison MALEVILLE, Libourne.
Envoi franco du Catalogue sur demande.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2/50 le Pot franco. Lb. Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

50 MONOLOGUES comiques, dramatiques, joyeux, avec prime superbe. Nouvel Art de dire les Monologues, envoie à tous les 1.25. SANS OBLIGATION. Nationale, Paris.

ACCORDÉONS
BEAUX et SOLIDES
apparus en quelques jours
avec nouvelle méthode.

**VIOLONS, PISTONS,
MANDOLINES
et GUITARES.**

Demandez
les Catalogues illustrés
gratuits.

AUBERT
8, Rue des Carmes, Paris.

PHOTOGRAPHIE VULGARISATRICE
6 et 8, Rue des Petites-Ecuries, Paris.
Fondée en 1886. — Seule Maison vendant les
APPAREILS de PHOTOGRAPHIE
sérieux et bon marché. Concurrents impossibles.
MARQUE L'INCROYABLE

APPAREILS DE LUXE. — Assortiment considérable.
Sur demande, envoi Franco du splendide
Catalogue illustré pour 1900. Grande Édition.
Facilités de Paiement aux Fonctionnaires.

91 50 Franco.

NE PAS CONFONDMES AUCUNE SUCCURSALE

EAU PASTOR Efficace et
Indolore
Fait disparaître les **POINTS NOIRS**
du visage occasionnés par le Démodex, parasite contagieux
qui rend la peau du visage tachetée, piquée et trouée.
1/2 Flac. 3 fr. — Flacon 5 fr. avec Notice explicative.
1 franc en plus pour l'envoi franco.

Pharmacie de la Tour, 66, Rue de la Pompe, Paris.

PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE
Le Photo-White appareil instantané de poche pré-philo
le premier sans appareils. Pratique, économique, sûr.
Photographie merveilleuse. Pratique, le voir d'un oiseau.
7 fr. 35 — Tous produits et accessoires, instruction facile, prêts à
fonctionner. — Catalogue franco gratis.
M. R. RENEY, ingénieur, 22, rue Saint-Sabin, Paris

MUSICIENS! N'achetez pas d'instruments
d'accessoires sans consulter le
catalogue **DUPEUX**, 8, Rue des
Mageseries, Paris. (Envoi gratis).

Choix de mandolines, violons, accordéons, etc. Maison de confiance

ROYAL WINDSOR
LE CÉLÈBRE
RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX

**AVEZ-VOUS DES CHEVEUX GRIS?
AVEZ-VOUS DES PELLUCES?
VOS CHEVEUX TOMBENT-ILS?**

SI OUI, employez le
ROYAL WINDSOR
Ce produit par excellence
rend aux Cheveux
gris la couleur et la
beauté naturelles de la
jeunesse. Il arrête la
chute des Cheveux et
fait disparaître les Pel-
lucules. Résultats ines-
pérés. Exiger sur les flacons les mots **ROYAL
WINDSOR**. Chez les Coiffeurs-Parfumeurs, en flacons et demi-
flacons. — Envoi franco du prospectus sur demande.
Entrepôt : 28, Rue d'Enghien, Paris.

Contre les **MALADIES** de la **PEAU**, du **FOIE**, de l'**ESTOMAC**,
la **BILE**, les **GLAIRES**, la **CONSTIPATION** et les
Maladies qui en découlent, les grands docteurs emploient que la
TISANE BONNARD
Dépuratif
Laxatif

Infaillible. 0.75 la boîte par la poste. 46, r. des Amandiers, Paris.

LA POMMADE EXOTIQUE fait pousser la
barbe et moustaches très longues même à 45 ans,
sans repousser les yeux et cela. Médaille d'or, 1000
lettres de félicitations. Succès certain en 8 jours
avec 1/2 boîte triple de 4 fr. vendue 4 fr. 50 franco.
1 Boîte double d'essai 75 centimes timbres.
M. PIERRE, Chimiste à Rohan (Ain).

NOTICE 75 centimes timbres certain de faire pos-
séder les poils tous les jours, même par
les plus grands **2500 G UFS** par 10 poils et par 25
trois de l'hiver. — Ecrire à M. le Directeur
du comptoir d'Épave à BREMONT (Ain).

GRATIS 108 MONOLOGUES chefs-d'œuvre inédits, cata-
logue tous genres : humour, patriotique, etc. Avec Ar-
de lire les Monologues, 30, THÉOPHILE, 90, r. des Boulets, Paris

VOULEZ-VOUS RIRE???
Demandez à **DONADEY**, 12, r. N.-D. de Nazareth,
Paris son Catalogue illustré de farces, étranges, surp.,
diplo-martres, lettres comiq., jeux de société, plus 5 a-
mus, trucs inéd., chansons monol. Inutilement de
musiq. pièces de théâtre, art. utiles. Envoi gratis.

PRETS (Versement immédiat des Fonds)
sur Maisons; sur SUGGESTIONS
dans les concours des gîtes hertiers;
prêt sur ou achat de **NUES-PROPRIÉTÉS** (Titres dont
une autre personne a la jouissance) sans que cette personne soit informée
du prêt ou de l'achat et sans besoin de titres. Renseignements gratuits.
Discretion garantie Crédit Français, 2, Rue Chaussee d'Antin, Paris.
Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêts.

TUE-GIBIER sans feu, ni bruit, ni fumée, à 30 mètres,
sur Maisons; sur SUGGESTIONS
dans les concours des gîtes hertiers;
prêt sur ou achat de **NUES-PROPRIÉTÉS** (Titres dont
une autre personne a la jouissance) sans que cette personne soit informée
du prêt ou de l'achat et sans besoin de titres. Renseignements gratuits.
Discretion garantie Crédit Français, 2, Rue Chaussee d'Antin, Paris.
Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêts.

LA FABRIQUE DE MONTRES
"Au Régulateur" — H. SARD, 33, Quai Voltaire
à Besançon (Doubs) OFFRE, gratis et franco) ses
Catalogues illustrés de nouveaux Modèles de
Montres Or et Argent plaqué en Or
Argent, Nickel, Acier et Régulateurs chronométriques,
Pendules, Réveils, Régulateurs, à poids et à
ressort, Chronos, Tableaux et Garitours de Cheminées,
FABRIQUE d'HORLOGERIE Garantie sur facture.
Chaînes et Sautiers or, argent, doublé or et métal.

P'RIRÉ s'amuser, amuser la société,
Farces, Attrapes, Chansons, Musi-
que, Tours physiques, Articles utiles,
Étrennes, etc. Maison SAUDOT,
8, Rue des Carmes, Paris. (Envoi gratis).

On envoie 20 Livres choisis
de la **Bibliothèque amusante des Familles** franco
par poste dans les 48 heures contre 1 fr. 50 seulement
mandat ou timbres. — Ecrire à J. RICHARD, édi-
teur, à Fougeré-Clefs (Maine-et-Loire).

SAGE-FEMME 1^{re} classe, prend pensionnaires à Paris et à
la campagne. (Maison discrète. Place enfants.
M^{me} SALMON, 55, Faubourg Saint-Martin (1 h. à 5 heures).

PLUS DE HERNIES Plus de Bandage gênant!
Ni Hessor! Ni Sous-Cuisse!
Contention garantie et nombreuses guérisons obtenues par
l'emploi du **"TAMPON AMERICAIN"** (lire s. g. d. g.),
invisible et inusable. Il va à tous sans avoir de mesures à donner
et s'expédie en secret par la poste. Prix: pour une hernie, 750;
pour 2 hernies, 14 fr. (contre remboursement, en boîte cachetée et
recommandée, 1 fr. de plus). Le mode d'emploi accompagne chaque envoi.
Félix REVERDY, 27, Rue d'Alsace, Paris. (Notice contre 0.15).

HUILE FRISANTINE une goutte fait friser 1.75
Le Rouge du nez, les points noirs, les taches, le roussissement
cicatrices, rides, boutons, tripes-mentons, etc.,
disparaissent à jamais par la **Crème Loris**, le pot
développé, reconstit., embellit, raffermis en
peu de jours par **Farine Hongroise** 1.00
3.50
YEUX — Faire disparaître les points noirs et gonflements des paupières
en 15 jours. Lotion végétale. Le flacon 0.
POILS — Duvet et Barbe la plus douce et la plus blanche
en 15 jours. La boîte trois francs mandat ou timbres à
J. POEZEL, chimiste, 146, rue St-Antoine, Paris. Notice gratis.

P. MAIGRIS PORTER PENDANT LA NUIT
A BASE DE PLANTS AROMATIQUES
M^{me} I-mael, 41, Faubourg Montmartre, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos
amis? demandez les 6 catal. illustrés, réunis par 1500
Nouveaux farces, attrapes, tours de physique, humour,
sorcels, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis
Maison G. Rigollot, 23, rue St-Sabin, Paris

Sage-Femme 1^{re} cl. rec. pens. Discr. Px mod. Cons. à 5 h.
120, boul. Magenta, pr. gares Nord, Est.

Avant: Après 8 jours **LA SÈVE CAPILLAIRE** fait
la barbe et les moustaches pousser
à 15 ans. Fait repousser les cheveux et les
effets prodigieux (2 med. d'or 10,000 vend. 3 fr.)
le double grand pot valeur 20 fr. vendu 10 fr.;
le grand pot, 2 fr.; le double pot d'essai, 0.75 timb.
ou mand. à J. Pesel, ch^m, 145, r. St-Antoine, Paris.

Le gérant: BOUQUET
Paris — Bouquet, imprimeur du Petit Parisien,
18, rue d'Enghien.

SEULE EDITION COMPLETE ILLUSTREE

Trois mille ans n'ont pas fait oublier,
Homère.
La suite des siècles ne pourrait
altérer la gloire du géant littéraire
VICTOR HUGO Éternelle lumière
de l'idéal, il fut l'incarnation du génie et
de la pensée humaine, il personnifia son
siècle. — Son œuvre est vaste, immense,
elle couvre la terre.

Arrivé à la renommée à l'âge où le com-
mun des mortels cherche encore sa voca-
tion, il tint, durant trois quarts de siècle,
le monde entier fasciné sous le charme de
ses paroles libres, inspirées, prophétiques,
de ses écrits admirables et magistreaux.

Roman, poésie, philosophie, théâtre, tribune, il
aborda tout, enveloppant de son génie chacune de
ses productions sublimes. Analyser son œuvre est
un travail de titan que nul n'est capable d'affronter.
— L'avenir se prononcera. — L'éternité jugera!
Victor Hugo entra vivant dans l'immortalité.
On se rappelle la journée du 27 février 1881; ce
fut son apothéose!

Jamais homme ne mérita comme lui les hon-
neurs qui lui furent rendus. Il sacrifia sa vie à
l'humanité, il soutint les faibles, les desherités, les
enfants, il fut le chef de l'école romantique et le
plus grand des poètes comme le premier des
citoyens. Son testament commençait par ces mots:
« Je donne cinquante mille francs aux pauvres. —
« Je désire être porté au cimetière dans leur cor-
« uillard. »

Le 22 juin 1885, la France fit à son génial enfant
des obsèques grandioses dont le souvenir restera
grave dans toutes les mémoires.

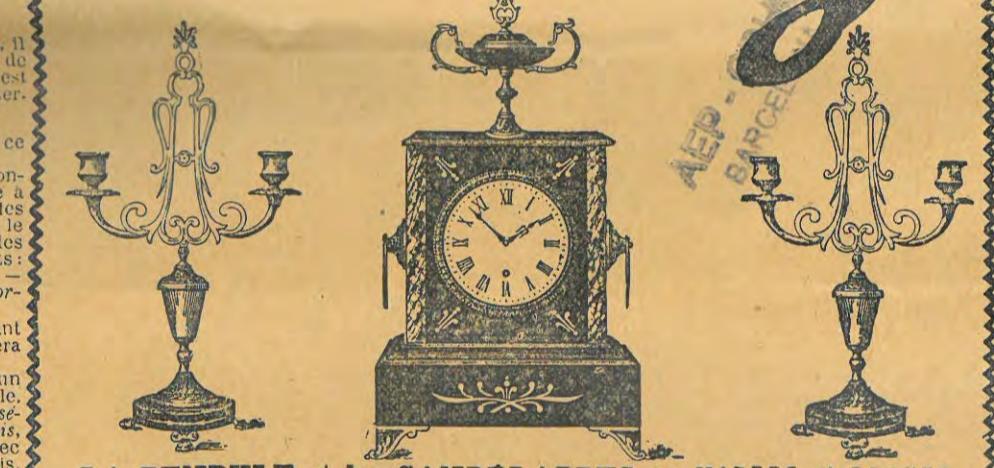
Partout où se trouve une intelligence, il y a un
livre de Victor Hugo. Sa popularité est universelle.
Chacun connaît ces romans palpitants: *Les Misé-
rables*, *Quatre-Vingt-Treize*, *Notre-Dame de Paris*,
Les Travailleurs de la mer, *L'Homme qui rit*, avec
leurs héros et leurs personnages, bons ou mauvais,
doux ou terribles, qui ont nom: Jean Valjean,
Gavroche, Fantine, Cosette, La Esmeralda, Quasi-
modo, Gillyatt, Déruchette, la Flecharde, Gwynplaine,
Josiane, Ursus, Dea.

Chacun recite les fragments de ces poésies
admirables qui inspirent l'amour de la patrie et de
la liberté, la vaillance, le culte de la justice, l'ado-
ration et la tendresse pour la femme et pour
l'enfant, la colère généreuse contre les oppres-
seurs: *la Légende des siècles*, *les Quatre Vents de
l'Esprit*, *les Châtiments*, *les Feuilles d'automne*,
les Orientales, *l'Art d'être grand-père*, *la Fin de Satan*,
Toute la Lyre; ces drames puissants: *Hernani*,
Ruy-Blas, *Lucrèce Borgia*, *le Roi s'amuse*, *les Bur-
graves*, *Marion Delorme*, *Torquemada*; le récit tra-
gique: *Histoire d'un Crime*.

Forcément nous passons bon nombre de ces
conceptions, qui toutes s'égalent en force et en
grandeur. — Jamais le maître n'eut de faiblesse!
Et croirait-on qu'il n'existait pas, jusqu'ici,
d'édition illustrée, **ABSOLUMENT COMPLETE**,
des œuvres du maître? Il nous a été donné de
combler cette lacune et permettez-nous, aimables
lectrices et chers lecteurs, de vous présenter une
édition merveilleuse et bien complète de ces
œuvres géniales, qui sont une des plus grandes
gloires de la France. Édition conçue par Victor
Hugo lui-même, **LA SEULE COMPLETE, LA
SEULE ILLUSTREE** de deux mille gravures de
nos plus illustres artistes, et renfermant cent-
cinquante dessins splendides de l'auteur, la plupart
inédits et fort rares. — On sait que Victor Hugo
avait un extraordinaire talent de dessinateur.

Notre édition est composée de 58 OUVRAGES,
PLUS DE 14,000 PAGES, dont un grand nombre
à deux colonnes. Nous avons réuni le tout en
19 ENORMES VOLUMES grand in-8^o, recouverts
de **RICHES RELIURES**. Ces livres sont superbes; —
l'édition est à la hauteur de l'œuvre et, dans un but
de vulgarisation, nous avons fixé le prix de ces
volumes à 10 francs l'un, soit 190 francs pour les
19 volumes reliés. — L'œuvre de Victor Hugo est
donc moins chère dans notre édition que dans
les plus petites éditions sans gravures. De plus,
nous accordons à chacun un

Victor Hugo



LA PENDULE et les CANDELABRES en MARBRE et BRONZE
sont offerts gratuitement

Seule, elle est ornée d'environ 2,000 gravures de
toute beauté.
Chaque exemplaire pèse le poids énorme de 28 kilos
500 grammes.
Elle a coûté plus d'un million à établir!
Elle a été conçue par Victor Hugo lui-même et
illustrée de 145 dessins de sa main.
Elle est de toutes la moins chère; moins chère que
les plus petites éditions sans gravures.
Elle est la plus belle; plus belle que les éditions
vendues 20 et 30 francs le volume.
Elle est **LA SEULE** complète; elle seule contient
déjà *France et Belgique*, *Toute la Lyre*, *Les Années
funestes*, etc., ces derniers chefs-d'œuvre du maître.
Elle est la plus correcte, les textes ayant été
revisés et compulsés spécialement.
Elle seule est vendue reliée admirablement, tout
en conservant un prix plus bas que toutes les
éditions bruyées.
Elle seule enfin est fournie complète immédiate-
ment et payable à raison de 8 fr. par mois.
Telle est la publication la plus utile que nous avons
l'honneur de vous présenter pour le prix modique
de 190 fr., payables en 24 mois à raison de 8 fr. par
mois. (6 fr. seulement après réception).
De plus, en dehors des avantages énormes décrits
plus haut, nous offrons **GRATUITEMENT** à nos
souscripteurs une

Prime Magnifique

Consistant en **UNE SPLENDEIDE PENDULE** et
DEUX GRANDS CANDELABRES en marbre et
bronze d'une valeur de 45 francs; cette pendule et
ces candelabres, véritables œuvres d'art de style
Louis XVI, sont d'un aspect ravissant; nous en
donnons du reste une idée par la gravure que vous
remarquerez ci-haut. La pendule est en marbre
noir, avec montant en marbre de couleur, le tout
rehaussé de motifs d'or. Les pieds, les ornements
de côté et la coupe sont en bronze doré, cette der-
nière en marbre et bronze; le cadran est en émail
fin, entouré d'un cercle de cuivre orné et perlé.
Le mouvement est celui des articles les plus soignés,
et nous en garantissons la bonne marche et la
duree. Il suffit de le remonter tous les huit jours.
A côté de son but pratique, cette charmante pen-
dule est un objet d'art qui fera le plus bel effet dans
une chambre ou dans un salon, et nos souscripteurs
en seront enchantés, nous en sommes certains. —
Cette pendule est accompagnée de deux jolis candé-
labres en marbre et bronze assortis. La pendule
mesure 40 centimètres de haut sur 20 centimètres
de large, et il est difficile de se faire une idée de la
splendeur de ces trois objets que nous offrons
GRATUITEMENT.

Voici le détail des œuvres complètes de **VICTOR
HUGO** contenues dans les 19 énormes volumes de
notre édition:

- V. Quatre-Vingt-Treize.
- VI. L'Archipel de la Manche — Les Travailleurs de la Mer.
- VII. L'Homme qui rit.
- VIII. Bug-Jargal — Han d'Islande.
- IX. Histoire d'un Crime.
- X. Napoléon-le-Petit. — Choses vues.
- XI. Littérature et Philosophie. — W. Shakes-peare. — Paris. — Victor Hugo raconté.
- XII. Actes et Paroles: Avant l'exil. — Pendant l'exil. — Après l'exil.
- XIII. Le Rhin. — Alpes et Pyrénées. — France et Belgique.
- XIV. Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves.
- XV. Cromwell. — Théâtre en liberté. — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.
- XVI. Les Châtiments. — L'Année terrible. — La Libération du Territoire.
- XVII. Odes et Ballades. — Les Orientales. — Les Feuilles d'automne. — Chants du Crépuscule. — Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois.
- XVIII. La Légende des siècles. — L'Art d'être grand-père. — Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ané. — Les Quatre Vents de l'esprit.
- XIX. La Fin de Satan. — Dieu. — Toute la Lyre — Les Années funestes.

Et voici les noms des dessinateurs qui
ont illustré ces volumes; nous qui résu-
ment pour ainsi dire la peinture en France:
Meissonier, de Neuville, J.-P. Laurens,
Bayard, Raffet, Gavarni, Vinet-le-Duc,
Tony Johannot, Morin, Vierge, Flameng,
Mélingue, Ferat, Foulquier, Maignan, Bou-
langer, Delacroix, Decamps, Daumier,
Chapus, Gilbert, Garcia, Hillemacher, Ch.
Hugo, Lix, Maillard, Marie, Méaulle, Pille,
Prud'hon, Riou, Rochegrosse, Steinheil,
Schuler, G. Vuillier, Victor Hugo, etc., etc.

Inspirés par le génie puissant du maître,
ces artistes ont composé des dessins admirables qui
rendent bien exactement la pensée de Victor Hugo;
citer ces merveilles est impossible; il nous faudrait
donner la liste des 2,000 chefs-d'œuvre qui illustrent
les 19 volumes de notre édition monumentale!

L'influence de Victor Hugo sur son siècle est
immense, il l'a caractérisé.

Si la France sert de phare intellectuel au monde,
si Paris est le puits de l'Univers, c'est à des génies
comme Victor Hugo que nous le devons; aussi,
Français, chers compatriotes, vénérons ce nom et
disons de lui ce qu'il disait lui-même de Voltaire,
lors des fêtes du Centenaire:
« O Victor Hugo, tu n'as pas contre les tyrans et les
« monstres la cause du genre humain et tu la gagnes.
« Grand homme, sois à jamais béni! »

Tout le monde voudra posséder ces œuvres
immortelles! Personne n'hésitera un instant à
souscrire!

Les conditions de vente sont impossibles à refuser:
les ouvrages au grand complet, magnifiquement
reliés, et la prime, livrés immédiatement contre un
premier paiement de 6 francs et ensuite 8 francs
par mois, jusqu'à entière libération de la somme de
190 francs.

Les quittances sont recouvrées par la poste sans
frais pour l'acheteur.

L'emballage, fait en deux caisses, est complète-
ment gratuit.

N.-B. — Les ouvrages et la prime sont garantis
tels qu'ils sont annoncés: ils seraient repris dans
la huitaine s'ils ne convenaient pas.

**Nous vendons en confiance et l'acheteur
ne paie rien à l'avance.**

J. GIRARD & C^{ie}, Succ^{rs} de **E. GIRARD & A. BOITTE**
Éditeurs, 42, rue de l'Échiquier, à Paris



Les DIX-NEUF volumes énormes
RICHEMENT RELIÉS, CONTENANT
les Œuvres complètes de Victor Hugo.

Crédit de 24 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons les 19 volumes
complets, reliés — **IMMÉDIATEMENT** — contre un
premier versement de 6 francs et ensuite nous
encaissons, sans aucun frais pour l'acheteur, 8 fr.
chaque mois, jusqu'à complète libération de la
somme totale, soit 190 francs.

Afin de donner une idée de l'importance de cette
œuvre publication et de la supériorité de son
édition sur celles précédemment parues, ainsi que
des sacrifices que nous avons dû nous imposer,
nous donnerons les détails suivants:

Notre édition forme 19 gros volumes grand in-8^o
(28 centimètres sur 19 centimètres), recouverts
de solides et élégantes reliures, dos en beau cuir
maroquin rouge, ornées de motifs et de lettres
d'or. Les plats sont en pleine toile chagrin ornée
de filets à froid. Seules, ces reliures, excessivement
soignées, représentent une valeur de 66 fr. 50!
En effet, un relieur réclame ordinairement 3 fr. 50
par volume, pour une reliure pareille à celle que
nous donnons.

Notre édition compte plus de 14,000 pages.
Elle est imprimée sur un pur et beau papier
français glacé et satiné. L'impression est exécutée
par la première maison de Paris.

BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter les Œuvres Complètes Illustrées de Victor
Hugo, 19 vol. in-8^o reliés, avec prime comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions
énoncées: 6 francs après réception des 19 volumes complets, reliés, et de la prime, et
paiements mensuels de 8 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 190 francs,
prix total.

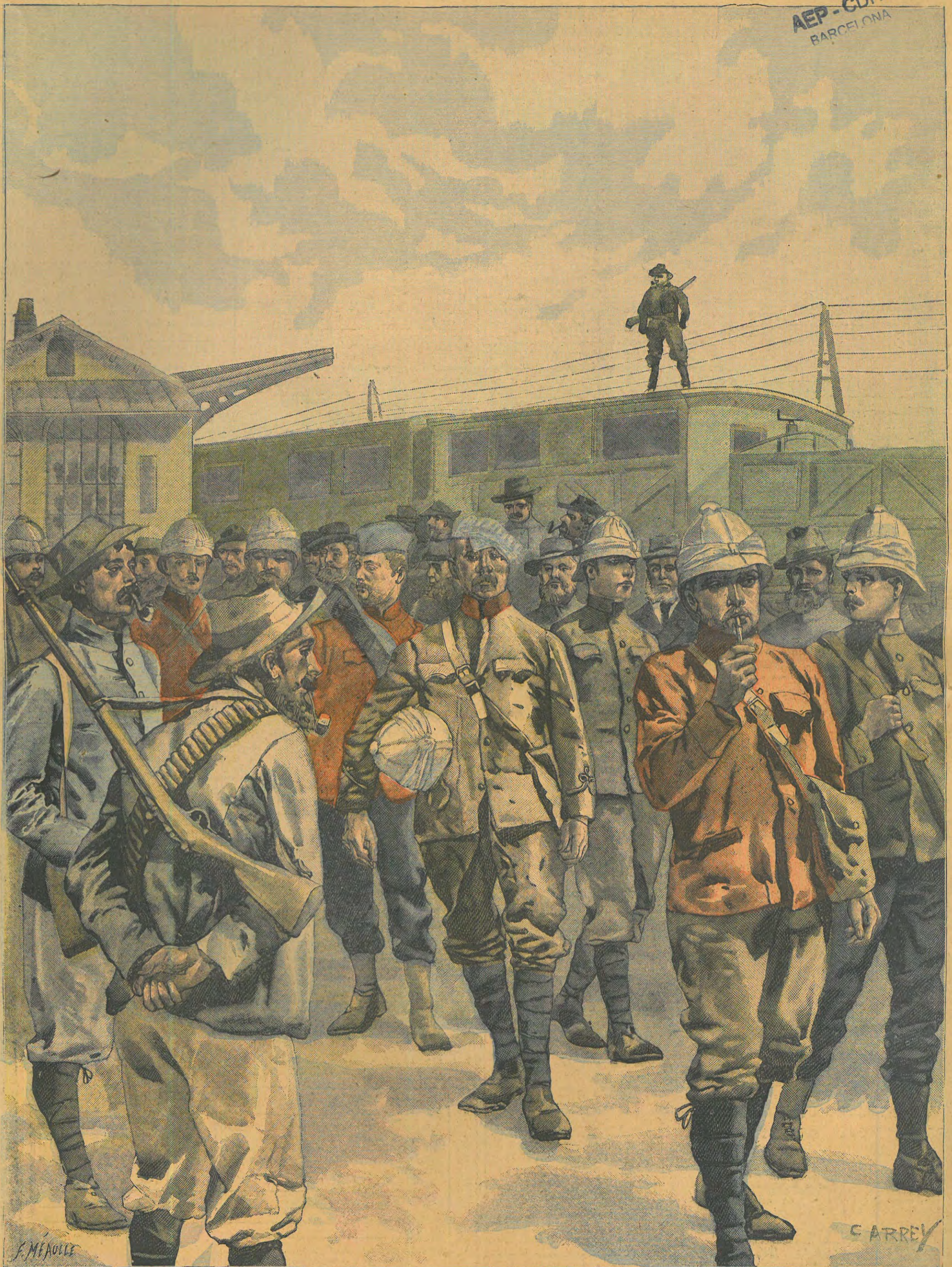
Fait à _____ le _____ 189__

Nom et prénoms _____
Profession ou qualité _____
Domicile _____ SIGNATURE: _____
Département _____

Si l'n'y a pas de station de chemin de fer,
veuillez indiquer la plus rapprochée.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de:
MM. J. GIRARD & C^{ie}, Succ^{rs} de **E. GIRARD & A. BOITTE**, Éditeurs,
42, Rue de l'Échiquier, PARIS.

AEP - CDHS
BARCELONA



PRISONNIERS ANGLAIS CONDUITS A PRÉTORIA